



ACTE IV, SCÈNE VIII.

ZACHARIE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. ROSIER,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE, LE 3 AVRIL 1841.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
ZACHARIE (45 ans)	M. FRÉDÉRIK LEMAITRE.	ALBÉRIC MONTRILLO, jus- ticier	M. CRETTE.
RAOUL, son neveu (25 ans).	M. BOUCHET.	LEONA, femme de Zacharie (20 ans)	Mme MARIE DIDIER.
BRICK, son domestique (25 a).	M. KOPP.	UN MÉDECIN	M. BARBIER.
HENRI DE RIALTO (30 à 35 ans)	M. CHERY.	UN OFFICIER	M. LOREY.
NOEL BERNARDO, inqui- siteur	M. CHARLES.	UN PROVEDITEUR	M. ARNOLD.
UN NOTAIRE	M. LÉVI.	SOLDATS, ASSESSEURS, PEUPLE.	

La scène se passe à Florence, 1750.

ACTE PREMIER.

Vieille salle de palais, laissant voir, à travers un délabrement extrême, quelques restes de son ancienne splendeur. Au fond, à gauche, fenêtre gothique à verres de couleur, à travers laquelle on voit au loin, un corps de logis bien entretenu. Au milieu, la porte d'entrée ouvrant sur une galerie. A droite, une porte. Au premier plan, à gauche, une grande cheminée gothique, dans le manteau de laquelle sont un vieil escabeau et un vieux fauteuil; à côté, une vieille table. Au second plan, une armoire. Au troisième plan, une porte. A droite, premier plan, une porte secrète conduisant dans un profond souterrain. Deuxième plan, une porte. Près de la porte secrète, une vieille table, vieux sièges, vieux meubles. La vétusté a rongé les pierres et les boiseries, et les toiles d'araignée menacent de tapisser cette salle froide, triste et sombre.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRICK, à la fenêtre.

Le voilà qui fait remplir de bois les vastes cours de son palais, comme hier il a fait remplir ses caves des huiles et des vins de toute la contrée... Et, malgré cela, pas la moindre petite

bûche pour se chauffer. (*Il grelotte.*) Pas une goutte d'huile pour assaisonner les alimens dont il pourrait se nourrir, pas une goutte de vin pour dilater et égayer son cœur... Enfin il ne boit rien, il ne mange rien, et ma portion n'est pas plus considérable que la sienne. (*Regardant et mettant en évidence ses jambes et ses bras.*) Aussi,

quand on me voit passer dans la rue avec ces jambes maigres et ces bras décharnés, on dit que je ressemble à un couteau à plusieurs lames.

SCÈNE II.

BRICK, ZACHARIE.

ZACHARIE, *entrant du fond.*

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là, paresseux ?

BRICK.

Paresseux ? que voulez-vous que je fasse ?... Je n'ai pas de vaisselle à laver ; je n'ai que mon lit à faire... car le vôtre... je ne sais pas où vous couchez.

ZACHARIE, *s'asseyant à droite et réparant, avec une aiguille, un pan de son habit.*

Cela ne te regarde pas.

BRICK.

Et quand je frotte vos meubles avec mon bonnet, vous dites que j'enlève trop fort la poussière ; et vous avez raison, car ils ne sont que cela, les pauvres centenaires ; les frotter, c'est les diminuer.

ZACHARIE.

Alors, on les souffle.

BRICK.

Oui, mais alors ils s'envolent.

ZACHARIE.

Brick, mon cher Brick, vous devenez raisonneur ; je n'aime pas cela... je finirais par avoir des soupçons.

BRICK.

Vous m'avez pris pour votre sentinelle et non pour votre domestique... domestique, c'eût été du luxe.

ZACHARIE.

Eh bien ! malheureux, tout en faisant sentinelle, tout en épiant, tout en écoutant si personne ne s'introduit chez moi pour me voler, tout en faisant cela, on cherche des idées, entends-tu ? des idées de gagner de l'argent ; on me les communique, je les exploite ; je te fais part du profit, et le profit d'un bon serviteur, c'est d'être témoin de la satisfaction de son maître.

BRICK.

Des idées, des idées ! j'ai servi un philosophe qui pensait que les idées sont des corps, et pour faire des corps, il faut des aliments, il faut manger.

ZACHARIE.

Brick, vous êtes un gastronome, un sensuel, un être tout plein d'appétits bizarres... vous n'avez à la bouche que le mot *manger*.

BRICK.

C'est vrai, je n'y ai que le mot, mais la chose...

ZACHARIE, *enfermant dans le tiroir l'aiguille et le fil.*

La chose est une bêtise.

BRICK.

Une bêtise?... l'humanité ne vit que de ça.

ZACHARIE, *se levant.*

Brick, écoutez-moi ; vous oubliez nos conventions ; je vais vous les rappeler. Il y a cinq ans, un matin, en sortant de chez mon confrère Gazamonte, je vous rencontrai dans la rue, pâle, maigre et souffrant... vous me demandâtes l'aumône en avançant la main.

BRICK.

Oui, et je me souviens que vous retirâtes la vôtre.

ZACHARIE.

Il ne faut jamais encourager la paresse... Vous me dites que, votre maître le philosophe étant mort, vous étiez sans place et que vous n'aviez pas mangé depuis deux jours.

BRICK.

C'était la vérité.

ZACHARIE.

Cela me donna la plus haute opinion de votre tempérance ; je vis que vous me conveniez, que nous nous entendrions, et je vous proposai d'entrer à mon service.

BRICK.

Je vous demandai quels seraient mes gages.

ZACHARIE.

Et je vous répondis que vous auriez la table.

BRICK.

Et rien dessus.

ZACHARIE.

Le banchissage.

BRICK.

C'est moi qui lave mon linge et je n'ai que ce que je porte.

ZACHARIE.

Le logement.

BRICK.

Je couche près de la grand' porte de la rue, dans une espèce de guérite à chien.

ZACHARIE.

C'est l'image de la fidélité... Enfin je vous promis que vous ne toucheriez pas un ducat durant les cinq premières années, et j'ai tenu ma promesse... mais si au bout de ce temps vous avez fait preuve d'abstinence, de docilité, de vigilance, de dévouement sans bornes, je vous payerai vos gages de cinq ans tout à la fois, à raison de quatre cents ducats par an... Brick, un jour, vous serez riche.

BRICK.

Certainement, maître, ce fut bien là ce qui me tenta ; mais j'ai appris qu'avant moi, vous aviez fait les mêmes propositions à d'autres domestiques, et que vous les aviez renvoyés la quatrième année, sans leur rien donner.

ZACHARIE.

Parce qu'ils raisonnaient, parce qu'ils n'avaient pas persévéré jusqu'au bout, parce qu'ils voulaient manger comme des misérables.

BRICK.

Mais, maître, quand j'ai vu hier toutes ces barriques d'huiles et de vins, quand je vois ces piles de bois...

ZACHARIE.

C'est de l'or!... je ne suis pas comme toi, moi... L'or, j'y pense toujours, et quand je suis dans la rue, crois-tu que je perde mon temps?... Non pas! tout en regardant à terre, pour voir si quelque diamant ne sera pas tombé, la veille, au milieu des bagarres nocturnes de nos jeunes gentils-hommes pris de vin, j'ai l'oreille aux écoutes. En cheminant, je recueille les idées de ceux qui passent et qui ont l'imprudence de parler haut de leurs spéculations... Eh bien! Brick, il y a six semaines, j'entendis l'astronome Jozaël, cet homme infailible qui s'occupe de commerce, disant à un de ses amis que l'hiver prochain serait effroyable, que la vigne gèlerait, que les oliviers périmeraient... et le jour même, je fis ce qu'il se proposait de faire plus tard, j'achetai tout le bois, tous les vins, toutes les huiles... Brick, mon cher Brick, chaque bûche est un lingot d'or, ces vins et ces huiles sont des ruisseaux d'or, et l'or, entends-tu bien, l'or! il faut l'admirer, l'adorer, mais ne pas y toucher... car l'or, c'est sacré, c'est un roi, c'est un Dieu!

BRICK.

Sans doute; mais les adorations à jeun..

ZACHARIE.

Sont dégagées de la matière.

BRICK, avec humeur.

Dégagé, dégagé... mais à force de me dégager, je serai bientôt réduit à rien.

ZACHARIE, lui touchant l'épaule et passant à sa droite.

Créature vorace, allons, réjouis-toi, tu vas te chauffer d'abord. (Il tire de ses deux poches quelques morceaux d'écorce qu'il jette dans la cheminée.) Voici ce que j'ai mis à part pour toi... je suis heureux, je veux que tu le sois aussi.

BRICK.

Heureux?

ZACHARIE.

Oui, je le suis; car cette spéculation me promet un bénéfice de plus de cent mille ducats.

BRICK, ouvrant de grands yeux.

Cent mille ducats! comme il y a là de quoi...

ZACHARIE, s'asseyant sur le fauteuil.

Manger, n'est-ce pas?... Eh bien! glouton, tu mangeras...

BRICK, s'asseyant sur l'escabeau.

Je vais manger?

ZACHARIE.

Oui.

BRICK, charmé.

Ah!

ZACHARIE.

Demain.

BRICK, attristé.

Demain?

ZACHARIE.

Oui, tu sais que mon palais, dont je n'occupe qu'un petit coin, a des salles immenses que je foue chèrement à nos jeunes débauchés pour leurs bals, leurs festins et leurs orgies.

BRICK.

Oh! ces jours-là, par exemple...

ZACHARIE.

Eh bien! ils se réunissent ici, demain, et les plus fous, les plus dissolus, les plus dissipateurs.

BRICK, épanoui.

Ah! il me semble déjà que je sens le fumet de ces viandes exquises!

ZACHARIE.

Après les chansons joyeuses et les copieuses libations, les uns tomberont sous la table; les autres rouleront dans la rue... alors, toi, Brick, comme d'habitude, tu te mêleras à leurs gens pour desservir les tables.

BRICK.

Ah! mon Dieu! je vais me trouver mal!... ce sont des idées suffocantes!

ZACHARIE.

Choisis de préférence, parmi tant de restes épars, les choses qui peuvent se conserver longtemps: les viandes salées, les vins généreux.

BRICK.

Oh! monsieur, monsieur, quelle perspective!

ZACHARIE.

Et maintenant, descends dans la cour; il reste encore quelques écorces... je te les donne.

BRICK, remonant.

Merci.

ZACHARIE.

Tu me les garderas avec soin, pour les froids rigoureux... Qu'est-ce que c'est?

Trois hommes paraissent à la porte du milieu au fond.

BRICK.

Ce sont les pauvres diables qui ont empilé votre bois qui demandent pour boire.

ZACHARIE.

Il est juste qu'ils boivent, et c'est facile; la ville y a pourvu; il y a partout des fontaines... Oui, allez boire, mes enfans, allez boire... l'eau est un grand dissolvant.

Brick prend un morceau de pain à un ouvrier et sort avec lui.

SCÈNE III.

ZACHARIE, LÉONA, venant de la porte latérale de droite.

ZACHARIE.

Que venez-vous chercher ici, madame?

LÉONA.

Il fait si froid dans ma chambre, que, malgré ma crainte de vous rencontrer, je me hasarde à venir respirer l'air de cette grande cour réchauffée par le soleil de la journée.

ZACHARIE.

Toujours des plaintes!

LÉONA.

Je ne me plaindrai plus quand vous aurez cessé d'être impitoyable.

ZACHARIE.

Impitoyable, parce que je ne vous prodigue pas un or dont vous ignorez le prix; parce que je ne vous permets pas d'aller dans le monde contracter le goût du plaisir et de la dépense; mais y vais-je, moi, dans le monde? me voyez-vous dépenser dans l'année un ducat mal à propos? Je vous traite comme moi-même... de quoi vous plaingez-vous?

LÉONA.

Vous le savez bien: je me plains que vous ayez trompé mon père, lorsqu'il vous accorda ma main; je me plains que vous n'avez pas rempli la promesse...

ZACHARIE.

Assez, assez sur ce chapitre; je vous ai défendu de m'en parler.

LÉONA.

Quelle est mon existence depuis un an de mariage? Plongée dans les ténèbres de la partie la plus retirée de cette maison, j'y languis dans la douleur et dans les larmes; j'y manque de tout, oui, de tout... j'y meurs de froid et de faim... et vous ne voulez pas que je vous dise: Vous êtes un impitoyable avare!

ZACHARIE, *souriant amèrement.*

Avare?... Eh bien! soit, il me plait, à moi, d'être avare; c'est ma passion; chacun a la sienne... je suis heureux et je me venge.

LÉONA.

Et de quoi et de qui avez-vous à vous venger?

ZACHARIE.

De qui? des hommes. Léona, vous ne connaissez pas l'histoire de ma vie; je vais vous la dire en résumé (*Il la fait asséoir*). Né de parents obscurs et pauvres, je fus un jour jeté à la porte par mon père; je n'avais que huit ans alors. Livré à moi-même, je m'en allais par les rues, sur les places, demandant l'aumône et ne rencontrant partout que des mains qui se fermaient, des yeux qui se détournèrent de ma misère... J'errai ainsi pendant quatre ans, repoussé, méprisé, maltraité, mangeant l'herbe des champs, à défaut d'autre nourriture; disputant aux chiens les immondices des rues et y cherchant avec eux ma pâture... un jour, j'y trouvai une pièce d'or; je la saisis avec un battement de cœur qui se renouvelle toutes les fois que je me rappelle cette circonstance de ma vie. Je la serrai dans ma main comme dans un étui; c'était mon trésor! c'était ma fortune! je la gardai pour les jours où l'herbe des champs est couverte de neige, où les immondices des rues sont peu fécondes. Je la gardai pour le jour où j'aurais à choisir entre mourir de faim et monétiser mon trésor... Ce jour vint! chaque parcelle qui se détachait de ce morceau d'or pour se convertir en un pain grossier, m'arrachait un morceau du cœur, car je voyais au bout la faim, cette faim terrible dont j'avais tant de fois souffert... Dès ce moment, l'amour de l'or, l'avarice, se glissa dans mon âme avec les terreurs de la misère et avec la haine des hommes... Endurci au mal, ha-

bitué à vivre de peu, à passer les hivers presque tout nu... Quand la fortune vint à me sourire une seule passion me resta: la soif de l'or, l'avarice. Oui, Léona, je suis un avare, un impitoyable avare, un implacable ennemi des hommes; car j'ai à me venger des douleurs de mon enfance qu'ils ont vues sans pitié. Oui, Léona, voilà ce que je suis, et si je pouvais entasser ici, dans ce palais, tous les trésors de la terre, j'en ferais un dieu colossal pour l'adorer à genoux durant ma vie, et pour l'anéantir un peu avant ma mort, afin que nul ne pût en jouir après moi!

LÉONA, *se levant.*

Que vous ayez à vous plaindre des hommes, je le crois, monsieur; mais moi, que vous ai-je fait?

ZACHARIE.

Ce que vous m'avez fait?... Depuis le premier jour de notre mariage, m'avez-vous seulement permis de vous prendre la main? ne suis-je pas un étranger pour vous? vous savez bien que je n'ai d'un mari que le titre.

LÉONA.

Monsieur, cette aversion ne cessera que lorsque vous aurez rempli la promesse que vous fîtes à mon père à son lit de mort.

ZACHARIE, *violamment.*

Léona, je vous ai défendu de me rappeler... d'ailleurs, je ne dois rien à personne, moi, rien!

LÉONA.

Ah! monsieur, comment voulez-vous que je croie à votre amour, lorsque vous ne faites pas ce qu'il vous serait si facile de faire; lorsque vous ne voulez pas prendre sur votre immense fortune de quoi remplir les engagements de l'honneur?

ZACHARIE.

Mais cette immense fortune, Léona, elle vous appartient un jour, quand je serai mort, et alors vous en ferez l'usage qui vous conviendra. Oui, elle sera toute à vous; car je n'ai plus de parents... Mon neveu Raoul, ce mauvais sujet, est mort à la guerre. Depuis trois ans qu'il est parti, nous n'avons pas reçu de ses nouvelles.

LÉONA, *soupirant, à part.*

Ah! Raoul!

ZACHARIE, *caressant.*

Ainsi, ma belle, si vous voulez que votre chambre ne soit plus humide et froide, décidez-vous à m'y recevoir, à m'y traiter comme une femme doit traiter son mari.

LÉONA.

Monsieur, mon devoir serait de vous obéir, si vous vouliez sacrifier à une dette sacrée trente mille ducats...

ZACHARIE, *vivement.*

Trente mille ducats, madame!... Je n'ai plus rien à vous dire.

BRICK, *au fond.*

Le marquis de Rialto descend de son carrosse.

Il disparaît.

ZACHARIE.

Trente mille ducats ! Laissez-moi.

LÉONA.

Je dois vous prévenir, monsieur, que, me sentant malade, j'ai fait appeler un médecin.

ZACHARIE.

Un médecin?... vous avez foi aux médecins ? des gens qui vous volent et qui vous tuent !... je ne souffrirai pas... le meilleur médecin, de l'avis de tous les sages, c'est la diète.

LÉONA.

Monsieur, celui que j'ai fait appeler est un ancien ami de mon père ; il ne demandera rien.

ZACHARIE.

Rien?... vous le voulez absolument?... je suis trop bon en vérité... Eh bien ! soit, qu'il vienne... Demandez-lui, par la même occasion, et comme si c'était pour vous, un remède, un remède simple contre l'insomnie... Voici quelques jours qu'un fâcheux pressentiment m'empêche de dormir.

LÉONA.

Un pressentiment?... ne serait-ce pas plutôt un souvenir, un remords ?

ZACHARIE.

Sortez.

SCÈNE IV.

ZACHARIE, HENRI, LÉONA.

HENRI.

Bonjour, Zacharie. (*Apercevant Léona.*) Oh ! madame, pardon. (*Bas à Léona.*) Je vous aime, Léona, et vous refusez de m'entendre.

ZACHARIE.

Que lui dites-vous là, marquis ?

HENRI.

Je lui dis qu'un beau diamant brille toujours, quoiqu'il soit dans un chaton de cuivre ; mais si vous n'étiez pas un ladre-vert, vous mettriez celui-ci dans un chaton d'or le plus pur.

ZACHARIE, à Léona.

Laissez-nous.

Il passe à la gauche de Henri.

HENRI, bas à Léona.

Toujours mon projet de vous arracher à votre indigne mari.

LÉONA, à part, en sortant.

Ah ! si Raoul vivait encore !

SCÈNE V.

HENRI, ZACHARIE.

HENRI, assis.

Eh bien ! Zacharie, comment va votre santé ?

ZACHARIE.

Bien, grâce à Dieu ; et la vôtre ?

HENRI.

Comme celle d'un homme qui jour et nuit aime, boit et joue... mal !

ZACHARIE.

Le fait est que vous menez une singulière vie.

HENRI.

Ne faut-il pas que je donne l'exemple, moi le doyen des jeunes gens de Florence, qui leur enseignent la gaie science du plaisir, l'art des amoureuses prouesses et des galantes équipées ? Et pardieu ! que diraient mes élèves si je ne pratiquais pas ce que je professe ? je suis mauvais sujet, pour être conséquent.

ZACHARIE.

Ah çà ! mais où pensez-vous aboutir avec cette débauche ?

HENRI.

Où aboutira un autre avec la tempérance : à la mort.

ZACHARIE.

Horrible chose que la mort !

HENRI.

Horrible pour ceux qui ne sont pas dégoûtés de la vie ; la bien venue pour les cœurs blasés.

ZACHARIE.

En êtes-vous là ?

HENRI.

Je veux y être, pour ne pas la craindre.

ZACHARIE.

Et comment vous y prendrez-vous ?

HENRI.

Oh ! tout simplement : j'épuiserai tous les plaisirs.

ZACHARIE.

Est-ce qu'il en existe que vous ne connaissiez pas ?

HENRI.

Oui, un seul.

ZACHARIE.

Et c'est...

HENRI.

De se distraire d'une vieillesse précoce, d'endormir les douleurs qui rongent une poitrine en feu, ou de ranimer la langueur d'une machine qui se délabre.

ZACHARIE.

Vous êtes bien pâle !

HENRI.

Regarde-moi, Zacharie.

ZACHARIE.

Je vous regarde.

HENRI.

Combien d'années penses-tu que j'ai à vivre encore ?

ZACHARIE, à part.

Il veut me donner ses biens à fonds perdu. (*Haut.*) Combien d'années ?

HENRI.

Oui, en voyant ma pâleur ?

ZACHARIE.

Oh ! la pâleur... les gens les plus pâles sont ceux qui vivent le plus long-temps ; c'est une remarque que j'ai faite.

HENRI, se levant.

Fourbe, tu vois où je veux en venir, et tu mens contre l'évidence.

ZACHARIE.

Je ne vous comprends pas.

HENRI.

Malgré ta remarque, tous ceux que je consulte pensent que je n'irai pas au bout de l'an.

ZACHARIE.

On suppose alors que vous mourrez... d'un duel.

HENRI.

C'est possible, je me bats au moins une fois par semaine.

ZACHARIE, à part.

Le duel ! bonne chance de plus pour moi.

HENRI.

Zacharie, j'ai des propriétés pour six cent mille ducats, et pas un seul parent au monde ; mais les biens de la terre sont si lents à se convertir en or ! la friponnerie de mes fermiers, quand ils me volent, ou les mauvaises récoltes, quand je prends pitié d'eux, tout cela réduit singulièrement mes revenus.

ZACHARIE, à part.

L'y voici.

HENRI, à part.

Il mord à l'hameçon.

ZACHARIE.

Oui, je comprends.

HENRI.

J'ai à te proposer une affaire : je te donne tous mes biens à fonds perdu, moyennant une rente annuelle de cent mille ducats.

ZACHARIE.

Vous vous moquez, mon maître ; vos biens, en supposant qu'ils valient six cent mille ducats...

HENRI.

Allons, ne rasons pas... Tu sais qu'ils valent cela ; tu les as estimés l'année dernière ; ils ne sont grevés d'aucune hypothèque.

ZACHARIE.

L'année dernière, c'est possible ; mais aujourd'hui, les terres ont singulièrement perdu de leur valeur.

HENRI.

Si je n'ai pas six ans à vivre, tu fais une excellente affaire.

ZACHARIE.

Oui, mais si j'ai le malheur que vous passiez les six ans ?

HENRI.

Eh bien ! tu en fais une mauvaise.

ZACHARIE, lui prenant la main.

Donnez-moi votre main. (Il regarde les lignes.) Voici des lignes qui annoncent que vous vivrez aussi long-temps que Matusalem.

HENRI.

Mettons que je ne t'aie rien dit ; je proposerai le marché à un autre.

ZACHARIE.

Mais que voulez-vous faire de cent mille ducats par an ?

HENRI.

Doubler, tripler, centupler les doses de tous les plaisirs.

ZACHARIE, à part.

Bien !

HENRI.

Disputer aux princes leurs plus séduisantes, leurs plus mortelles maîtresses.

ZACHARIE, à part.

Bien ! bien !

HENRI.

M'enivrer plus souvent, et de vins plus généreux, et ne plus être obligé de quitter le jeu, la nuit, faute de pièces d'or dans ma bourse.

ZACHARIE, à part.

Très-bien ! (Haut.) Monsieur le marquis, on peut faire tout cela avec un revenu de dix mille ducats : je les offre.

HENRI.

Adieu.

Il s'en va.

ZACHARIE, à part.

Il s'en va ! (Haut.) Vous ne savez pas ce que c'est que dix mille ducats !

HENRI, revenant.

C'est la moitié de ce que je demande... Veux-tu oui ou non ?

ZACHARIE.

Non.

HENRI.

Soit.

Il va pour sortir, lorsque le Médecin paraît.

SCÈNE VI.

HENRI, LE MÉDECIN, ZACHARIE.

ZACHARIE.

Arrêtez, monsieur le marquis... voici le docteur ; voulez-vous le consulter ?

HENRI.

Volontiers. (À part.) Un sot cupide.

LE MÉDECIN.

De quoi s'agit-il ?

HENRI.

Je...

ZACHARIE.

Permettez... Docteur, voici un gentilhomme qui a peur de mourir ; examinez-le un peu, et dites-nous combien de temps encore il peut avoir à vivre.

HENRI.

Notez, docteur, que je ne tiens pas à la vie, et que la vérité ne me fera pas peur.

ZACHARIE, bas au Docteur.

Il est frappé ; rassurez-le, vous le devez.

Le Médecin s'approche de Henri, lui tâte le pouls, le regarde.

LE MÉDECIN.
 Votre main.
 HENRI, *bas au Docteur.*
 Cent ducats pour vous, si vous dites à Zacharie que je n'ai pas deux ans à vivre.
 LE MÉDECIN.
 Mais...
 HENRI, *bas.*
 Voici une bague qui les vaut.
 Il la lui donne.
 ZACHARIE.
 Eh bien ?
 LE MÉDECIN.
 Quel âge a monsieur ?
 HENRI.
 Trente-six ans !
 ZACHARIE.
 Trente-deux !
 LE MÉDECIN.
 Peu importe... Monsieur passera la soixantaine.
 HENRI.
 Vous êtes fou, et je...
 LE MÉDECIN, *bas à Henri.*
 Laissez-moi faire. *(Il va à Zacharie, et lui dit bas.)* S'il passe l'année, c'est tout au plus.
 ZACHARIE, *à part.*
 Ah ! *(Haut.)* Vous l'entendez ? vous passerez la soixantaine... Qu'est-ce que je disais ?
 LE MÉDECIN, *bas à Henri.*
 Je lui ai dit que vous n'iriez pas au bout de l'an.

HENRI, *très-haut.*

Docteur, je suis fâché de vous le dire, vous n'entendez rien aux diagnostics.

ZACHARIE, *au Médecin.*

Pardon, docteur, de vous avoir retenu ; ma femme vous attend : n'allez pas l'effrayer par des remèdes extraordinaires... la diette et les bains de pied... sans moutarde, cela suffira.

Le Médecin entre chez Léona.

SCÈNE VII.

ZACHARIE, HENRI.

ZACHARIE.
 Eh bien ?
 HENRI.
 Eh bien ! adieu, mon maître.
 ZACHARIE.
 Vous refusez les dix mille ducats par an ?... J'en offre vingt mille.
 HENRI.
 Cent.
 ZACHARIE.
 Adieu.
 HENRI.
 Adieu.
 ZACHARIE.
 Trente mille.

HENRI.
 Adieu.
 Il sort.
 ZACHARIE.
 Adieu!... *(A part.)* Il ne reviendra pas... Affaire colossale!... *(Il appelle.)* Monsieur le marquis !
 HENRI, *à part.*
 Je le tiens ! *(Haut.)* Veux-tu en finir ?
 ZACHARIE.
 Cinquante mille !
 HENRI.
 Si le premier mot qui sortira de ta bouche n'est pas cent mille, je jure, par Dieu, de m'adresser à un de tes confrères.
 ZACHARIE.
 Mais...
 HENRI.
 Mais, n'est pas cent mille... Adieu, Satan !
 ZACHARIE.
 Allons, cent mille, soit !
 HENRI.
 A la bonne heure !
 ZACHARIE.
 A quand le contrat ?
 HENRI.
 Demain, midi, ici.
 ZACHARIE.
 A demain !
 HENRI, *à part, en s'en allant.*
 Il est ma dupe !

SCÈNE VIII.

ZACHARIE.

Le docteur dit un an, mettons-en deux... c'est quatre cent mille ducats de bénéfice... Quatre cent mille!... Oui, oui ; qui sait ?... il se soutient à peine, et l'orgie de demain... Pourquoi faut-il qu'une horrible pensée vienne empoisonner ma joie!... Si par un miracle, il venait à passer les six ans.. on a vu des hommes... S'il vivait trente ans et au-delà!... ce serait plusieurs millions de perte... Oh ! non, non, c'est impossible... L'affaire est bonne, très-bonne ; elle est sûre... S'il vivait ! intolérable idée!... *(Il sourit.)* Mais celle-ci m'en fait venir une autre... Évidemment l'affaire est excellente.

SCÈNE IX.

ZACHARIE, LE MÉDECIN.

ZACHARIE.
 Eh bien, docteur, ma femme...
 LE MÉDECIN.
 Ce n'est pas grave.
 ZACHARIE.
 J'en étais sur.
 LE MÉDECIN.
 Il n'y a qu'une chose à faire.

ZACHARIE.

Oui; et c'est de ne rien faire du tout.

LE MÉDECIN.

Du feu dans sa chambre, et une nourriture légère d'abord; des légumes, quelques volailles; puis, peu à peu, des alimens plus substantiels, des viandes noires, du mouton, du bœuf rôti, du . . .

ZACHARIE.

Foliel!... C'est une ordonnance de cuisinier... Vous voulez me tuer ma femme.

LE MÉDECIN.

Elle est perdue si vous ne suivez pas ma prescription.

Il va pour sortir.

ZACHARIE, l'arrêtant.

Voyez, docteur, voyez pourtant vous-même ce qui résulte de l'intempérance, de l'excès du manger; vous me l'avez dit: n'est-ce pas que vous me l'avez dit? le gentilhomme que vous avez rencontré ici a tout au plus un an à vivre?

LE MÉDECIN.

Il est vrai... Mais votre femme...

ZACHARIE.

Vous êtes bien convaincu que ce gentilhomme...

LE MÉDECIN.

Convaincu; mais votre femme...

ZACHARIE.

Adieu, docteur, et ne remettre plus les pieds chez moi.

SCÈNE X.

BRICK, ZACHARIE.

BRICK, portant des écorces de bois.

C'est fini... tout votre bois est empilé... Et voici...

Il jette la brassée d'écorces.

ZACHARIE.

Bien... Tu garderas cela... je te le confie... Je te crois incapable... *(Il compte les morceaux.)* Six morceaux et demi... Je compte sur ta fidélité.

BRICK.

Comme moi sur votre générosité.

ZACHARIE.

Quand on se connaît!... Ah ça! dis-moi, tu es bien sûr que les hommes qui ont empilé mon bois n'ont rien emporté?

BRICK.

Oh bien sûr!... seulement, il y en avait un qui s'était endormi, mais si profondément, que j'ai été obligé de le tirer par les pieds pour le mettre dehors.

ZACHARIE.

Dormir!... ils sont bien heureux de dormir... je ne dors pas, moi... Il y a une semaine, j'ai fait un rêve épouvantable, et depuis je n'ai pas fermé l'œil.

BRICK.

Un rêve!... Les rêves sont des mensonges.

ZACHARIE.

Du tout; ils sont l'image des choses que nous avons faites durant le jour.

BRICK.

Du tout; puisque je rêve toujours que je suis à table... Non, voyez-vous, monsieur, les rêves sont l'image du désir ou de la crainte.

ZACHARIE.

De la crainte, oui; tu as raison, car j'ai rêvé que mon neveu Raoul, absent depuis trois ans, n'était pas mort à la guerre; qu'il était de retour, et que...

BRICK.

Eh bien! monsieur, un parent, cela doit faire plaisir.

ZACHARIE.

Plaisir? si tu connaissais le drôle! Un jeune homme violent, emporté, ayant toujours la menace à la bouche, et pas un ducat dans la poche.

BRICK.

Ah! je comprends.

ZACHARIE.

Il me méprisait, il me détestait, quand il était ici, du vivant de mon frère... il disait que s'il eût été mon fils, il aurait mis le feu à la maison.

BRICK.

Pour se chauffer.

ZACHARIE.

Ce rêve me tourmente; je crains que ce ne soit une prédiction, et j'ai résolu d'aller consulter la Piscouïla, ma voisine.

BRICK.

C'est que la devineresse se fait payer.

ZACHARIE.

Elle me fera crédit.

BRICK.

Alors c'est une consultation gratis.

ZACHARIE.

Veille bien surtout pendant mon absence... et cherche des idées, cela te distraira de tes mauvaises passions.

SCÈNE XI.

BRICK, puis LÉONA.

BRICK.

Mes mauvaises passions!... Est-ce qu'il y a moyen d'avoir des passions ici?

LÉONA.

Brick, Zacharie est-il couché?

BRICK.

Il est sorti pour consulter la devineresse. Un songe le tourmente. Il a rêvé que son neveu Raoul n'était pas mort et qu'il arrivait ici. Il a peur.

LÉONA, soupirant.

Sa crainte n'a pas de fondement; son neveu n'est plus.

BRICK.

Moi, je suis à la veille de ne plus être... Mais

pardon, madame; lorsque monsieur n'est pas ici, il faut que je sois, moi, là-bas, près de la porte d'entrée, dans l'ancienne loge du dogue, que monsieur a vendu parce qu'il n'était pas assez sobre.

LÉONA.

Eh bien! va, mon ami, va.

BRICK, *à part.*

Pauvre femme!... (*Haut.*) Du courage, madame, du courage!

LÉONA.

C'est bien, Brick, c'est bien.

SCÈNE XII.

LÉONA, *allant à la fenêtre.*

Raoul! Raoul!... Ah! ce nom, depuis trois ans, retentit à mon oreille comme l'image de celui qui le porte est dans mon cœur, et tous les soirs, avant de me retirer, je viens ici contempler quelques instans la maison qu'il habitait. Oh! il me semble que je le vois encore à cette fenêtre!... Noble Raoul!... S'il était vrai que le rêve de Zacharie... Mais non, depuis trois ans pas une nouvelle, pas un mot de souvenir. Je ne dois pas espérer ce que craint Zacharie. (*On entend frapper à la porte d'entrée de la maison.*) On frappe! c'est mon époux qui rentre! retirons-nous; sa vue est pour moi un horrible supplice! Allons nous réfugier près de l'image de celui qui n'est plus.

Elle rentre.

SCÈNE XIII.

BRICK, puis RAOUL.

BRICK, *arrivant, et d'une voix étouffée.*

Au secours! au secours! Au voleur! au voleur!
RAOUL, *paraissant.*

Encore!

BRICK, *tremblant.*

Je vous prévient d'abord que vous ne trouverez ici que les murs; vous avez mal choisi votre maison.

RAOUL.

Ah çà! voyons, tu me prends donc toujours pour un voleur! (*Tirant son épée et la lui montrant.*) Tiens.

BRICK, *effrayé.*

Ah!

Il se met à genoux.

RAOUL.

Poltron, tiens, voilà mon épée... tu es armé, et je suis sans défense. Que crains-tu maintenant? tu vois bien que je ne suis pas un malfaiteur.

BRICK.

Tout autre y eût été pris à ma place. On frappe là-bas; je crois que c'est mon maître, j'ouvre,

j'aperçois un étranger. Cette diable d'épée... (*Et la rend*) m'a donné des éblouissements. Je vous ai pris pour un coupe-jarret... alors, tout naturellement, j'ai fui; vous m'avez suivi; j'ai cru que mon dernier jour était venu; et franchement, j'ai tort de craindre de mourir; car la vie que je mène...

RAOUL.

Il est donc toujours le même, ce ladre Zacharie!

BRICK.

Ah! je vois qu'il est de votre connaissance.

RAOUL.

Je crois bien; c'est mon oncle.

BRICK, *étonné.*

Votre oncle? Ah! bien, c'est lui qui va avoir une fière peur!

RAOUL.

Je l'espère.

BRICK.

Imaginez-vous qu'il a fait un rêve dans lequel il vous a vu vivant, et ici, dans sa maison; et en ce moment il consulte une sorcière pour savoir si son rêve s'accomplira ou non.

RAOUL.

Oui, tout le monde me croit mort. J'ai été fait prisonnier à la première affaire, il y a trois ans... enfin je suis parvenu à m'évader, et je viens chez mon oncle pour me refaire.

BRICK.

Vous refaire? Monsieur, regardez-moi: je suis un échantillon de l'embonpoint que l'on contracte ici.

RAOUL.

Pauvre garçon!

BRICK.

Allons, monsieur, bonsoir; je vais vous reconduire.

RAOUL.

Me reconduire?

BRICK.

Monsieur Zacharie rentrera tard peut-être; vous ne le verrez que demain.

RAOUL.

Je veux le voir ce soir; c'est mon seul parent dans la ville, et je m'installe ici.

Il s'assied à droite.

BRICK.

Mais, monsieur, quand il saura que je vous ai ouvert la porte, il est capable de me tuer.

RAOUL.

Rassure-toi.

BRICK.

Je vous en prie, monsieur...

RAOUL, *se levant brusquement.*

Écoute bien ce que je vais te dire. Je tiens à ce que mon oncle ne soit instruit de mon arrivée que par moi-même. Je tombe de fatigue, je vais me jeter sur ce méchant fauteuil que j'aperçois dans cette pièce. Puisqu'il doit rentrer tard, j'aurai le temps de faire un somme. Quand il arrivera, pas un mot de ma présence ici; il prendrait

certaines précautions, et je veux le voir à l'improviste. Seulement, tu viendras m'éveiller, me prévenir en secret.

BRICK.

Mais, monsieur...

RAOUL.

Si tu exécutes fidèlement mes ordres, dans un mois d'ici tu te porteras mieux ; sinon, je te coupe les deux oreilles.

Il va vers la porte latérale de gauche.

BRICK, *d part.*

Il ne me manquerait plus que d'être diminué encore. (*Haut.*) Monsieur, par grâce, écoutez-moi un instant, un seul instant.

RAOUL.

Quelle patience ! Allons, parle ; dépêche-toi.

BRICK.

Si monsieur, en rentrant, va se coucher sans venir dans cette salle ?

RAOUL.

Eh bien ! conduis-moi dans sa chambre ; je l'y atteindrai.

BRICK.

Je ne sais pas où elle est.

RAOUL.

Comment ! tu veux me faire croire que tu ne sais pas...

BRICK.

C'est la vérité, j'ignore où il couche. C'est un être bien étrange et bien mystérieux, allez ! et je me suis demandé quelquefois si ce n'était pas Satan sous la forme d'un homme. Il disparaît la nuit sans qu'on sache où il est.

RAOUL.

C'est singulier !

BRICK.

Une fois, j'ai voulu lui dire : Maître, où diable couchez-vous enfin ? A ce mot de diable, il m'a regardé et il m'a dit : Malheur à toi si jamais tu découvrais le lieu où je passe la nuit !

RAOUL.

Quelque amour en ville.

BRICK.

Non, monsieur ; l'amour coûte trop cher dans ce pays-ci. D'ailleurs, il est marié.

RAOUL.

Marié, lui !... Et quelle est la malheureuse duègne...

BRICK.

C'est une duègne de vingt ans.

RAOUL.

Tu railles ? j'ai une tante ?

BRICK.

Pauvre femme ! comme elle serait belle si elle était heureuse !

RAOUL.

Eh bien ! puisque je ne puis voir mon oncle, conduis-moi vers ma tante ; je veux lui demander à souper.

BRICK.

Deux choses impossibles. Madame couche à

l'extrémité de ce couloir, où elle a soin de s'enfermer sous une triple clef. Quant au souper, j'aurais beau parcourir toute la maison, je ne trouverais pas une demi-becquée pour un char-donneret.

RAOUL.

Tiens, voici ma dernière pièce d'or. Va me chercher à souper dans le voisinage.

BRICK.

A souper ! quel bonheur !... Monsieur, vous êtes bien intéressant.

Il s'en va.

RAOUL.

Hâte-toi.

BRICK, *revenant.*

Aimez-vous le pâté, monsieur ?

RAOUL.

J'aime tout.

BRICK.

Vous êtes comme moi... Je ne regrette qu'une chose, c'est que madame, ma bonne maîtresse ne soit pas là pour partager le souper de son neveu.

RAOUL.

Je serai son protecteur.

BRICK.

Elle en a bien besoin !... vivre dans la misère quand on a été habituée, dès son enfance, au luxe, aux plaisirs ! car elle appartient à une bonne famille.

Il s'en va.

RAOUL.

Comment se nomme-t-elle ?

BRICK, *de la porte du fond.*

Léona de Pedrico.

RAOUL, *l'arrêtant.*

Léona, dis-tu ?

BRICK.

Oui, monsieur.

RAOUL.

La fille du négociant Pedrico ?

BRICK, *s'en allant.*

Oui, une orpheline.

RAOUL, *le rappelant.*

Reviens, je n'ai plus faim ; je ne souperai pas... laisse-moi.

BRICK.

Mais, monsieur...

RAOUL.

Va-t'en...

BRICK.

Il veut, il ne veut pas... il manque de caractère.

Il s'en va.

RAOUL.

Léona !... mon espérance... ma vie !... Elle m'a oublié, trahi... et je ne puis la voir, lui reprocher...

BRICK, *revenant.*

Plait-il ? vous m'appeler ?... Les pâtés du voisin ont un goût, c'est-à-dire une odeur !

RAOUL, désignant la gauche.

Laisse-moi; j'attendrai le jour dans cette pièce.

BRICK.

Monsieur, quand on passe la nuit sans dormir, il est essentiel de ne pas la passer sans prendre quelque chose.

RAOUL.

Laisse-moi... laisse-moi avec mes pensées.

Il entre dans la pièce à gauche.

BRICK.

Je savais bien qu'il est impossible de souper ici.

SCÈNE XIV.

ZACHARIE, BRICK.

ZACHARIE, à lui-même.

Je suis content, je suis heureux, la sorcière m'a rassuré... Raoul est mort.

BRICK.

Ah! il est mort?

ZACHARIE.

Oui. Je crois que je dormirai bien cette nuit... As-tu fait ta ronde partout?

BRICK.

Oui, monsieur.

Il va vers la pièce où est Raoul.

ZACHARIE, le conduisant au fond.

Regarde bien dans tous les coins; puis, va dormir, c'est-à-dire te coucher... mais veille... ça suffit pour délasser.

BRICK, sortant, à part.

Pas moyen de prévenir l'autre.

SCÈNE XV.

ZACHARIE.

Voilà bien toutes les clefs : celle de la porte de la rue, celle des caves et les autres. (Il ferme la fenêtre et la porte.) Tout est dans l'ordre, Léona dort; Brick est à son poste, me voilà seul. (Il va à droite, à la porte secrète.) Ce ressort, à force d'être pressé... je l'arrangerai... (il va vers la cheminée) oui, demain matin... je suis le premier levé. (Il allume sa lanterne.) Maintenant, à mon rendez-vous... ma reine m'attend... c'est un bonheur que j'ai chaque nuit... et chaque nuit il m'est nouveau. (Il regarde autour de lui silencieusement.) Je suis bien seul... (Il pousse le ressort de la porte secrète.) Allons...

Il disparaît comme par magie, la porte se referme brusquement.

ACTE DEUXIEME.

Même décor. Nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE sort, sa lanterne à la main, de la retraite mystérieuse où on l'a vu entrer; il regarde autour de lui et dit en allant ouvrir la fenêtre et la porte.

Malheur à celui qui me surprendrait au moment où ma main fait tourner cette porte !... C'est que je suis plus jaloux, moi, de mes amours, qu'un autre ne l'est des siens... Il n'est pas jour encore. (Il appelle par la fenêtre qui donne sur la cour.) Brick! Brick!

Le jour paraît.

BRICK, au dehors, au loin.

Monsieur?

ZACHARIE, en scène.

La nuit délicieuse que je viens de passer!... quelle est la maîtresse qui possède autant de trésors que la mienne?... Raoul n'est plus... ma grande spéculation réussira, et ce matin je conclus avec un fou une affaire d'or, de diamant... Je vais le trouver dans la maison de jeu, d'où il ne sort qu'au grand jour... S'il allait changer d'idée!... Pas un an à vivre, dit le médecin... hâtons-nous... et en le quittant j'irai toucher onze

cent mille ducats chez le prince... Mais pour aller chez un prince il faut un peu se faire beau.

Il s'assied près de la table à gauche, ouvre le tiroir; il en tire un morceau de miroir, un grand peigne blanc tout édenté, une brosse fauchée çà et là, et il fait sa toilette.

SCÈNE II.

ZACHARIE, BRICK.

BRICK, tout transi.

Me voilà, monsieur.

ZACHARIE.

Il est temps... tu dormais donc?

BRICK.

Vous savez bien que vous m'avez défendu de paraître ici, le matin, avant que vous m'ayez appelé.

ZACHARIE.

A la bonne heure; mais doit-on dormir?

BRICK.

Dormir? je voudrais bien dormir, afin de dîner, s'il est vrai que qui dort...

ZACHARIE.

Ton appétit est éveillé de bon matin, glouton.

BRICK.

Eveillé? je crois bien, il ne s'endort jamais.

ZACHARIE, d'un ton méprisant.

Toujours le même.

BRICK, se montrant.

Comme vous voyez, toujours.

ZACHARIE, à lui-même.

Cette cravate n'est pas des plus... mais si, mais si... j'oubliais qu'elle n'est retournée que d'hier... et puis, on sait bien que je ne suis pas un fat. (*Il met sa cravate.*) Quant à ma veste... oh! par exemple, elle n'est pas convenable, c'est évident... Brick? ma veste est-elle convenable pour aller chez un prince?

BRICK.

Allons donc, monsieur! c'est bon pour ici, quand personne ne vous voit.

ZACHARIE.

Tu as raison... je ne peux pas me montrer avec cette veste. (*Il fait mine d'ôter son habit; puis il le croise sur sa veste.*) Voilà. On ne la verra pas... C'est désagréable d'avoir à visiter les grands... ça occasionne des frais de toilette. Enfin, il le faut... maintenant, je suis présentable. (*à Brick.*) Pendant mon absence, aie bien soin de garder la maison... Je sors par la petite rue. Je porterai quelque chose pour déjeuner, goinfre que tu es.

Il sort par la porte du fond, à droite.

SCÈNE III.

BRICK.

Quelque chose?... de vieux légumes que les marchands jettent dans un coin; du pain noir et de l'eau par-dessus... comme c'est restaurant!

SCÈNE IV.

RAOUL, BRICK.

RAOUL.

Eh bien! mon oncle est-il enfin visible?

BRICK.

Monsieur, vous allez croire que je me moque de vous; mais il vient de sortir à l'instant.

RAOUL, en colère.

Tu me trompes; tu t'entends avec lui, tu lui as dit que je suis ici.

BRICK.

Je vous jure que non, monsieur; aussi vrai que je ne pèse pas quarante-cinq livres.

RAOUL.

Eh bien! j'attendrai son tour. Fais du feu.

BRICK.

Du feu?

RAOUL.

Oui; je gèle.

BRICK.

Mais, monsieur, je n'ai pas de bois.

RAOUL.

Ces écorces?

BRICK.

Il en a compté les morceaux.

RAOUL, en colère.

Du feu, te dis-je; je prends tout sur moi.

Brick jette les écorces dans la cheminée, met par dessous un morceau de papier allumé et souffle avec la bouche.

BRICK, après avoir soufflé.

Monsieur, l'appétit vous est-il revenu?

RAOUL, se promenant, à part, avec dépit.

Au fait, je suis bien bon de me tourmenter pour une femme qui m'a trahi, qui m'a oublié... (*Haut.*) Oui, il m'est revenu... tiens. (*Il lui donne la pièce d'or.*) Va à la provision... apporte ce que tu trouveras de meilleur... et du vin... et du bois... et...

BRICK.

Soyez tranquille, monsieur; dans dix minutes je suis de retour... peu vous importe la nature du pâté, pourvu qu'il soit gros?

RAOUL, souriant.

Oui, oui.

BRICK.

J'adore la croûte... quand elle n'est pas cuite.

Il sort par le milieu, au fond.

SCÈNE V.

RAOUL; puis LÉONA.

Oui, oui, la nuit a porté conseil... je l'ai passée à souffrir, en songeant à la trahison de Léona; mais enfin j'ai triomphé de mon amour, de mon indignation, et mon parti est bien pris... Au retour de Zacharie, je réglerai mes comptes avec lui; il me remettra ce que m'a laissé mon père, et je reprendrai du service, j'irai au devant de tous les dangers... Si j'y trouve la mort, eh bien! ce sera l'oubli; sinon, ce sera la gloire, et la gloire me distraira de son image.

LÉONA, qui vient d'entrer, à part.

Raoul!

RAOUL.

Dans tous les cas, je ne veux pas la revoir... je ne veux pas qu'elle ajoute le mensonge de ses paroles à l'infidélité de sa conduite... et si elle se présentait à mes yeux...

SCÈNE VI.

RAOUL, LÉONA.

LÉONA, qui s'est avancée.

Si elle se présentait à vos yeux?

RAOUL, stupéfait.

Léona!

LÉONA.

Vous ajouteriez au malheur de sa situation l'injustice de vos reproches, et vous lui prouveriez par là qu'elle se trompait, il n'y a qu'un instant, lorsqu'elle pensait que sa douleur ne pouvait s'accroître.

RAOUL.

Léona, vous êtes bien pâle et vous paraissez en effet bien malheureuse.

LÉONA.

Oh! si vous saviez tout, vous ne seriez pas injuste; vous ne m'accuseriez pas; vous me plaindriez, et à défaut de votre amour, auquel je ne saurais répondre, puisque j'appartiens à un autre, votre amitié me tendrait la main, et alors il me semble que je serais plus forte contre la douleur qui me tue.

RAOUL, lui prenant la main.

Léona!... Léona, vous appartenez à un autre, et vous dites que je suis injuste!... Vous saviez que j'étais prisonnier et qu'une seule espérance pouvait me soutenir dans mon affreuse situation, l'espérance de vous revoir un jour et de vous retrouver libre et fidèle... et vous appartenez à un autre!

LÉONA.

Non, je ne savais pas... Quelques-uns de vos compagnons d'armes, arrivés ici après le combat meurtrier qui suivit de près votre départ, dirent que vous aviez succombé, qu'ils vous avaient vu pâle, immobile, sanglant, sur le champ de bataille.

RAOUL, vivement.

Vous ne saviez pas que j'étais prisonnier?... mon ami Petrachio, qui est parvenu à s'évader dès les premiers jours, ne vous a pas remis une lettre de moi, dans laquelle je vous disais d'attendre, de ne pas m'oublier, que mon amour triompherait de tous les obstacles, et qu'un jour...

LÉONA.

Votre ami a été trouvé mort près du bourg de Stéphani, et ceux qui l'avaient tué s'étaient emparés de ses dépouilles.

RAOUL, lui tendant la main.

Léona, soyez généreuse, pardonnez-moi.

LÉONA.

Raoul, je vous croyais perdu pour moi, et cette horrible conviction même ne m'eût point excusée à mes yeux de m'être donnée à un autre, sans la nécessité de sauver mon père.

RAOUL.

Votre père?

LÉONA.

Deux ans après la nouvelle de votre mort, ses affaires s'étaient dérangées; il devait trente mille ducats. L'affreuse idée de son prochain déshonneur altéra sa santé; il tomba dangereusement malade, lorsque votre oncle Zacharie se présenta au chevet de son lit et lui dit: Si tu veux m'accorder la main de la fille et les vingt mille ducats que tu possèdes, je m'engage à payer à tes créanciers les trente mille que tu dois... J'étais là,

moi, près de mon père, dont le regard m'implorait... il allait mourir... je vous avais perdu... je triomphai d'une aversion que je croyais insurmontable; je donnai la main à Zacharie. *(Elle pleure.)* Mon père mourut, après avoir livré, sans demander de reçu, les vingt mille ducats... et le croiriez-vous, Raoul? Zacharie a refusé d'accomplir sa promesse, et le déshonneur pèse sur la tombe de mon père!

RAOUL.

Le misérable! je le reconnais là, il n'est pas changé; mais rassurez-vous, car me voici, moi, me voici, votre appui, votre protecteur... Léona, ma belle Léona, je veux que vous espériez, que vous soyez heureuse.

LÉONA, s'épanouissant.

Oh! cela commence déjà.

RAOUL.

Plus de craintes, plus d'angoisses... Zacharie me doit compte des biens qu'a laissés mon père; ils serviront à réhabiliter la mémoire du vôtre; ils serviront à vous procurer les douceurs et les plaisirs de la vie. Ah! je lui eusse pardonné peut-être le bonheur de posséder la femme qui devait être à moi, s'il eût été digne d'un si cher trésor; si je vous eusse retrouvée heureuse, riante et pa-rée; si en arrivant, au lieu de vous trouver dans la solitude et l'ombre de cette triste maison, je vous eusse vue dans un palais, brillante, resplendissante comme une reine; si j'eusse vu autour de vous des serviteurs empressés; si les autres femmes eussent envié votre sort: mais votre front est pâle, votre cœur est triste. Zacharie est votre tyran, lorsqu'il devrait être votre esclave! qu'il tremble! Et vous, Léona, espérez, relevez la tête, que le sourire revienne sur vos lèvres et la joie dans votre cœur!... Me voici! me voici!

SCÈNE VII.

BRICK, RAOUL, LÉONA.

BRICK.

Moi aussi!

RAOUL.

Eh bien! dresse la table, fais un grand feu.

BRICK, désignant l'armoire de gauche.

C'est que l'armoire au linge et aux couverts est toujours fermée; il emporte la clef.

RAOUL, enfonçant l'armoire.

Tiens, prends, dépêche.

BRICK, à part.

En voilà un qui sait vivre! parlez-moi de ça.

Il dresse la table et sert un pâté, une volaille, du vin.

RAOUL, tandis que Brick arrange la table.

Oui, ma bonne tante, comptez sur le dévouement de votre neveu.

BRICK, à part.

Il me fait l'effet d'un neveu bien chaud.

RAOUL.

Grand feu, bonne chère, bruyans plaisirs!

BRICK.

En avant, en avant!

RAOUL. *On s'assied, on déjeune.*

Allons, ma chère tante, placez-vous là près de moi; déjeunons. Et toi, mon pauvre Brick, mange en nous servant.

BRICK.

Avec reconnaissance, monsieur.

RAOUL, *bas à Léona.*

Léona, je vous en prie, du courage; oubliez le passé; prouvez-moi que mon retour vous rend heureuse.

LÉONA, *après avoir soupiré, et regardant Raoul.*

Oui, allons, je le veux.

RAOUL, *à Brick.*

A boire!

Brick sort, et mange avec une avidité comique.

BRICK, *à part.*

Est-ce que ce n'est point un rêve? suis-je bien éveillé? est-il bien vrai que je déjeune? serait-ce possible? n'est-ce pas une illusion? (*Il mange.*) Non, non, c'est la réalité, une réalité de pâte de foie gras!

RAOUL.

Encore à boire.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ZACHARIE.

Raoul regarde avec amour Léona, qui se laisse prendre la main. Zacharie entre, les yeux attachés sur un papier et sans voir personne. Brick boit.

ZACHARIE, *se croyant seul.*

L'acte est dressé; il n'y manque plus que nos deux signatures. J'attends mon gentilhomme pour cela et pour lui donner le premier quartier de sa pension. Ah! ceci est le plus beau jour de ma vie!

BRICK, *buvant à même la bouteille.*

Ce vin est exquis!

ZACHARIE, *levant les yeux.*

Que vois-je!

BRICK, *stupéfait.*

Mon maître!

LÉONA.

Mon époux!

RAOUL, *bas à Léona.*

Laissez-moi.

Léona entre chez elle.

ZACHARIE, *allant au-devant de Raoul, qu'il n'a pas reconnu.*

Raoul!

RAOUL.

Oui, mon oncle, qui vous cause, n'est-ce pas, une agréable surprise?

ZACHARIE, *à Brick, courant sur lui, tandis que Raoul reconduit Léona.*

Et tu étais leur complice?

BRICK.

Non, monsieur, j'étais leur convive.

ZACHARIE.

Va-t'en.

Brick se précipite par le fond.

SCÈNE IX.

ZACHARIE, RAOUL.

RAOUL, *appuyé contre la table de droite, et moqueur.*

Eh bien! mon oncle, vous restez immobile, insensible? vos bras ne s'ouvrent pas lorsque vous voyez le fils de votre frère?

ZACHARIE.

Mes bras! mes bras! lorsque vous arrivez ici pour me dévorer, pour me ruiner, pour... (*Il voit l'armoire brisée.*) Grand Dieu! qui donc...?

RAOUL.

C'est moi, mon oncle; entre parens on ne fait pas de cérémonie. Vous aviez emporté la clef, et alors...

ZACHARIE.

On ne fait pas de cérémonie! il ne te manquerait plus que de me battre, sous prétexte qu'entre parens...

RAOUL.

Du reste, rassurez-vous! je payerai tous ces dégâts, je suis riche, et ce que m'a laissé mon père...

ZACHARIE.

Ce que t'a laissé ton père? Tu vas recevoir ce qu'il m'a chargé de te remettre, tout ce qu'il pouvait te donner.

RAOUL, *satisfait.*

A la bonne heure!

ZACHARIE, *le bénissant.*

Je te donne sa bénédiction.

RAOUL, *fâché.*

Eh?

ZACHARIE.

C'est une fortune pour un fils que la bénédiction de son père. C'est là-dessus qu'il faudra que tu vives.

RAOUL, *avec une colère concentrée.*

Mon oncle, avez-vous oublié qui je suis? avez-vous oublié que la haine est entre nous depuis que nous nous connaissons? ne vous souvient-il plus de ce que je vous disais aux jours de ma première jeunesse, lorsque, me calomniant auprès de mon père, pour qu'il m'éloignât de lui, vous aviez semé la discorde entre nous?

ZACHARIE.

C'était pour te corriger de tes défauts.

RAOUL.

C'était pour qu'il me déshéritât, c'était pour vous emparer de mon bien.

ZACHARIE.

Tu es un ingrat; mais je te pardonne.

RAOUL.

Et moi je viens pour me venger, si, à l'instant, à l'instant vous ne me rendez pas ce qui m'appartient.

ZACHARIE.

Ce qui t'appartient, je te l'ai donné; je t'ai béni de la part de mon pauvre frère.

RAOUL.

Oh! ne croyez pas m'abuser; je sais tout. Je sais que mon père, persuadé, comme les autres, que je n'étais plus, n'a pas fait de testament, n'a laissé aucun titre; je sais qu'il était près de vous, logé chez vous, lorsqu'il est mort.

ZACHARIE.

Oui, c'est moi qui l'ai soigné pendant sa maladie; une maladie que j'avais prévue depuis long-temps; car lorsque je le voyais, pour se distraire du chagrin que lui causait ta mort, dépenser follement sa fortune, passer les nuits au jeu, se brûler le sang dans de continuelles orgies...

RAOUL.

Lui! mon père! c'est faux!

ZACHARIE.

Je lui disais: Frère, tu as tort; il vaudrait mieux donner ton argent aux pauvres, fonder un établissement pieux, que de dissiper ta fortune. Il ne m'écouta pas, et il ne s'arrêta que lorsqu'il n'eut plus rien, ni santé ni argent.

RAOUL.

Vous mentez!

ZACHARIE.

Sa maladie fut longue et terrible... j'en sais quelque chose, moi, qui ne l'ai pas quitté un seul instant; moi qui n'aurais pas, pour tout au monde, laissé à un autre le soin de le servir, de l'encourager... Dieu sait ce qu'il m'en a coûté de peines, de veilles et d'argent. L'argent, c'est vrai, je l'aime, je ne m'en cache pas; mais c'est pour m'en servir dans les grandes occasions, lorsqu'il s'agit de sauver un être qui m'intéresse; je le donnais à pleines mains; je fus obligé de vendre ma vaiselle et même quelques bijoux... enfin je me ruinai pour lui... Mais je ne te demande rien.

RAOUL.

Mon oncle, voici une lettre d'un ancien serviteur de mon père, écrite depuis deux ans, et que j'ai trouvée, hier, chez la veuve de ce serviteur. *(Il lit.)* « Mon pauvre cher Raoul, si je n'existe plus quand vous reviendrez de la guerre, dans le cas où vous ne seriez pas mort comme on dit que vous l'êtes, vous trouverez cette lettre, qui vous instruira de ceci: Votre oncle Zacharie s'est emparé de l'esprit de votre père; il l'a attiré chez lui, où il a succombé après quelques jours de maladie. Votre père était économe. Demandez compte à votre oncle de la fortune que votre père a laissée. Elle était toute entière en argent et en billets, et pouvait s'élever à soixante mille ducats. »

ZACHARIE, à part.

Fatalité!

RAOUL.

Avez-vous entendu ce que je viens de lire?

ZACHARIE.

As-tu entendu ce que je t'ai dit?

RAOUL.

Mon oncle, si dans deux jours je n'ai pas soixante mille ducats... vous me connaissez? vous comprenez ce que cela veut dire? En attendant, puisque vous avez mon héritage, je reste ici, je suis chez moi.

ZACHARIE, avec colère.

Mon neveu!

RAOUL, de même.

Mon oncle!

ZACHARIE, face à face.

Mon cher neveu!

RAOUL, de même.

Mon cher oncle!

Ils se trouvent face à face et se touchant.

ZACHARIE, patelin.

Toujours le même, toujours violent, injuste... injuste envers moi qui t'ai soigné ton père et qui t'aime... Tu n'as pas d'idée, ingrat, comme je t'aime!

RAOUL.

Vous? Eh bien, prouvez-le-moi, et qu'à l'instant de l'or...

ZACHARIE.

Eh bien! tu en auras, oui, grâce à moi...

RAOUL.

Enfin!

ZACHARIE.

Je connais un juif qui t'en prêtera.

RAOUL.

Me prêter?

ZACHARIE.

Et en attendant, tu pourras passer chez moi deux ou trois jours, et tu seras traité comme moi-même. Que te faut-il de plus?

RAOUL.

Ce qu'il me faut? je vais vous le dire: Si je ne puis rentrer dans les biens de mon père, il me faut chercher la preuve que vous êtes le receleur de tous les honnêtes gens de la contrée, et si je la découvre, cette preuve, il me faut vous dénoncer à la justice. Songez-y; je vous donne deux jours.

Il sort par le fond.

SCÈNE X.

ZACHARIE, seul.

Il n'est pas mort!... il se porte bien!... et il arrive ici pour troubler mon bonheur; il vient jeter ses bruyans éclats dans les joies silencieuses de ma maison!... Que faire? quel parti prendre? Si je le garde, il me mangera tout!... ces jeunes gens d'aujourd'hui vous ont un appétit!... nous n'étions pas ainsi de mon temps!... Si j'appelle la justice à mon aide, si je le chasse... il me tuera, il en est capable!... Si j'allais consulter le chef

d'une certaine bande qui vous fait disparaître un homme comme un escamoteur une muscade!... il m'en coûtera un peu cher! c'est horrible! Si j'allais consulter mon confrère Gazamonté, le fabricant de drogues, un autre honnête homme, un chimiste distingué, il trouverait peut-être... et il ne m'en coûterait rien!... L'escamoteur ou le chimiste, je verrai... Rien ne corrige les écarts de la jeunesse comme ces mesures préventives!

SCÈNE XI.

HENRI, ZACHARIE, UN NOTAIRE.

HENRI.

Nous voici pour la signature.

ZACHARIE.

Je suis prêt. Bonjour, monsieur le notaire; vous voyez, je vous attendais.

Il désigne la table à droite.

LE NOTAIRE s'assied au centre de la table, Zacharie à l'extrémité de droite, Henri à l'extrémité de gauche.

L'acte est dressé selon les conventions des deux parties, comme vous pouvez voir... maintenant, il ne reste plus qu'à signer.

Zacharie prend le contrat que le Notaire vient de tirer de son grand portefeuille et il le parcourt.

HENRI.

Combien allez-vous me compter, d'abord?

ZACHARIE.

Comme il est convenu, vingt-cinq mille ducats, un quartier pour le premier trimestre.

HENRI.

Je veux cent mille ducats, la pension entière.

ZACHARIE.

Mais...

HENRI.

Sans cela je romps le marché.

ZACHARIE.

Ne vaut-il pas mieux...

HENRI.

Il me faut cent mille ducats, j'en ai besoin.

ZACHARIE, ouvrant un portefeuille.

Allons... faites le reçu. (Il lui donne des billets l'un après l'autre, avec angoisse.) Voici un contrat de dix mille ducats.

HENRI, au notaire.

Additionnez.

ZACHARIE.

Voici...

LE NOTAIRE, regardant.

Quinze mille.

ZACHARIE, reprenant.

Est-ce qu'il n'est pas de seize mille?

HENRI.

Voyez.

ZACHARIE.

Voici... vingt-cinq mille... c'est terrible de livrer ainsi son papier.

HENRI.

Pour les terres les plus fertiles de la contrée.

ZACHARIE, tenant toujours le billet.

Vingt-cinq mille ducats!... se séparer d'un billet... c'est comme d'un ami.

HENRI.

Est-ce que vous savez ce que c'est qu'un ami?

ZACHARIE, au notaire.

Ajoutez donc vingt-cinq mille ducats.

HENRI.

Oui, quand vous aurez donné le billet.

ZACHARIE.

Je l'ai donné.

HENRI.

Par exemple!

ZACHARIE.

Vous l'aurez laissé tomber.

HENRI.

Vous l'avez là, tenez, dans la main.

ZACHARIE.

Eh bien! prenez-le, arrachez-le... je n'aurais pas la force de vous le donner.

HENRI, le prenant.

Eh bien! que je t'arrache le seul cœur que tu as.

ZACHARIE.

Avec celui-là on corrompt tous les autres.

HENRI.

Allons, allons.

ZACHARIE.

Dix mille...

HENRI.

Ajoutez.

ZACHARIE.

Six mille...

HENRI.

Bien.

ZACHARIE.

Quatorze mille...

HENRI.

Allons donc!

ZACHARIE.

Vingt mille...

LE NOTAIRE.

Total, cent mille ducats.

ZACHARIE.

Vous êtes sûr qu'il n'y a pas davantage?

LE NOTAIRE.

Très-sûr. Maintenant, vous pouvez signer.

ZACHARIE, reprenant les billets.

Revoyons. (Il additionne entre les dents.) Hum, hum, hum, hum... (Haut.) C'est cela... seulement, je reprends ce billet, qui est tout neuf, pour le remplacer par un vieux; ça vous est indifférent?

HENRI.

Soit.

ZACHARIE, remplaçant.

Voilà... au revoir.

HENRI.

Dis donc, dis donc, tu remplaces vingt mille par quinze mille?... ce n'est pas une addition, c'est une soustraction.

ZACHARIE, *donnant un autre billet.*
C'est une distraction.

HENRI.

Il faut avoir de bons yeux avec toi.

ZACHARIE, *à part.*

Maintenant chez l'escamoteur ou chez le chimiste... Je me déciderai dans la rue.

HENRI.

Permettez-vous que je reste un instant?... J'ai une distribution à faire pour mes créanciers les plus pressés.

ZACHARIE.

A ce soir.

HENRI.

Oui, à ce soir, à la fête que nous donnons chez vous.

ZACHARIE.

Quelle nuit de plaisirs, n'est-ce pas ?

HENRI.

Le jeu ! le vin ! les femmes !...

ZACHARIE.

Oui, oui, le jeu, les femmes et le vin ! (*A part.*)
Les trois grands pourvoyeurs de la mort.

Il sort avec le Notaire.

SCÈNE XII.

HENRI *va se placer sur le siège qu'occupait Zacharie, et compte ses billets.*

Les femmes !... il en est une qui me fait oublier toutes les autres... oui, c'est une amoureuse fantasque que je n'avais pas encore éprouvée avec la même impatience de la satisfaire... Il serait plaisant que l'or de Zacharie me servît à lui enlever Léona... Elle est si belle, que, dussé-je mourir une heure après, c'est Zacharie qui aurait perdu au marché que nous venons de faire.

SCÈNE XIII.

LÉONA, HENRI.

LÉONA, *se croyant seule, à part.*

Raoul n'est plus là... qu'il me tarde de savoir ce qui s'est passé entre lui et Zacharie !

HENRI.

Ah ! c'est vous, madame !... le ciel m'exauce... car j'espérais, je désirais votre présence... J'ai à vous parler...

LÉONA.

Si c'est pour me répéter ce que vous m'avez dit tant de fois, c'est inutile, car je vous répéterai ma réponse.

HENRI.

Et pourquoi, Léona, repousser mon amour ?

LÉONA.

Monsieur, vous oubliez que je suis la femme d'un autre.

HENRI.

Je me souviens que vous êtes la femme d'un

homme qui laisse dans l'ombre tant de trésors méconnus ; je me souviens que votre jeunesse se fane et se flétrit au milieu de toutes les privations et de toutes les tortures.

LÉONA.

Monsieur !...

HENRI.

Léona ! la fortune, la liberté, le bonheur, je vous les offre, et je vous offrirais ma main, si la vôtre n'était enchaînée.

Ici Raoul entre.

LÉONA.

Monsieur, retirez-vous, et que jamais...

HENRI.

Non, Léona, je veux être votre libérateur, votre appui ; je vous aime !... vous me suivrez, et le plus profond mystère...

SCÈNE XIV.

LÉONA, RAOUL, HENRI.

RAOUL, *se précipitant.*

Pas un mot de plus !

Il lui saisit le bras.

LÉONA et HENRI.

Raoul !

HENRI, *à part.*

Raoul !... ah ! il est de retour ! (*Haut.*) Raoul, tu fus mon ami ; mais de quel droit m'imposes-tu silence ?

RAOUL.

De quel droit ?... ignores-tu que Léona est ma parente ?

HENRI, *bas et souriant.*

Rien de plus, Raoul ?

RAOUL, *lui serrant la main.*

Ma tante, laissez-nous.

LÉONA.

Oh ! je crains...

RAOUL.

Laissez-nous, de grâce... Quand vous ne serez plus là, exposée aux outrages de Henri, je pourrai me modérer... Si vous restez, je ne réponds de rien !

LÉONA.

Vous me jurez...

RAOUL.

Sortez, sortez... son regard vous offense à défaut de ses paroles... Sortez, ou à l'instant ce que vous craignez arrivera.

LÉONA.

Je sors... je sors.

Elle rentre chez elle, reconduite par Raoul.

SCÈNE XV.

HENRI, RAOUL, puis BRICK.

RAOUL.

Henri, dis-moi que tes paroles d'amour à Léona n'étaient pas sérieuses ; que c'était une galanterie

bannale; dis-moi que tu l'aimes comme les autres femmes, prêt à reculer devant le moindre obstacle, pour courir à de plus faciles amours; dis-moi que jamais à l'avenir Léona n'entendra sortir de ta bouche le même langage, qu'elle sera désormais sacrée, même pour tes regards, et alors... alors, un ancien ami, que tu ne croies pas revoir, te tendra la main et te dira : *Adieu de cœur.*

HENRI.

Et si je te dis que je l'aime?

RAOUL.

Alors!...

Brick entre sans être vu et gagne la gauche.

HENRI.

Tu menaces, Raoul, au lieu de supplier? La menace est d'un ennemi... Elle me blesse, elle m'outrage; elle me soupçonne de lâcheté... Raoul, quelle heure, quel lieu, quelles armes?

RAOUL.

Je te dirais : A l'instant; mais Zacharie ne m'a pas encore rendu ses comptes; j'ai une autre injure à venger. A toi, demain, midi, porte Saint-Jacques, l'épée.

HENRI.

C'est dit : fête ce soir, duel demain.

RAOUL, *à part.*

Allons tromper Léona pour la rassurer.

Henri sort par la porte du milieu, au foud, Raoul par la droite.

SCÈNE XVI.

BRICK.

Demain! l'épée!... (*frissonnant*) quel malheur!... Ce bon monsieur Raoul! depuis qu'il est arrivé, depuis que, grâce à lui, j'ai déjeuné, j'avais fait des châteaux en Espagne! il me semblait qu'à l'avenir j'aurais dîné tous les jours... Et il va s'exposer à se faire tuer!... C'en est fait, s'il succombe, je meurs du coup.

SCÈNE XVII.

ZACHARIE, BRICK.

BRICK, *se croyant seul et allant vers la table où sont les restes du déjeuner.*

Dîner chaque jour, périodiquement, c'eût été si beau!

Il va prendre un morceau de volaille.

ZACHARIE, *haut.*

Dîner?

BRICK, *effrayé.*

Ah!

ZACHARIE.

Dîner? toujours des projets insensés; toujours des idées ambitieuses!

BRICK.

Que voulez-vous! c'est plus fort que moi. Toute idée qui part de l'estomac est une idée fixe.

ZACHARIE.

Brick, votre air mélancolique ne me convient pas du tout. On dirait que vous êtes mécontent de votre sort; c'est un outrage à mon amitié pour vous.

BRICK.

Ah! si vous saviez, monsieur, ce qui m'afflige!... votre neveu, monsieur Raoul, cet excellent jeune homme...

ZACHARIE.

Excellent, parce que vous avez trouvé bon ce qu'il vous a fait manger, insatiable.

BRICK.

Ne vous plaignez pas de ce déjeuner, monsieur; il vous en reviendra quelque chose; il reste encore du pâté, du...

ZACHARIE, *enfermant les restes dans l'armoire.*

Du pâté, du pâté!... un aliment indigeste!... et du vin, du vin, une liqueur fatale... et mon linge taché... et une volaille, une créature de Dieu! dans quel état ils l'ont mise!... Lucullus, Sardapapale! s'accoutumer à ces choses-là!

BRICK.

Monsieur, pour peu que vous craigniez de contracter cette habitude, je prendrai tout ça, car moi je ne crains pas...

ZACHARIE, *fermant l'armoire.*

Mais enfin, bourreau, si tu as si bien déjeuné, d'où te vient cet air triste et sombre? La gloutonnerie portait-elle déjà ses fruits, et une indigestion méritée...

BRICK.

Non, monsieur, ma digestion se fait admirablement. Mon estomac, que j'avais cru rouillé par l'inaction, fonctionne avec une vigueur!... mais si vous saviez!... une affreuse nouvelle!

ZACHARIE, *effrayé, courant à lui.*

On m'a volé!

BRICK.

Pis que cela.

ZACHARIE.

Est-ce que ça se peut?

BRICK.

Votre neveu, ce bon monsieur Raoul, il doit se battre en duel, demain.

ZACHARIE, *charmé.*

Ah!

BRICK.

Avec monsieur Henri.

ZACHARIE, *plus charmé.*

Brick, répète-moi ça!

SCÈNE XVIII.

ZACHARIE, RAOUL, BRICK.

RAOUL, *à lui-même.*

Oui, oui, combat à mort!

BRICK, *vivement.*

Et tenez, le voilà!

ZACHARIE, *allant à Raoul.*

Bon Raoul, cher neveu, ce que vient de me

dire Brick est-il vrai? demain, tu dois te battre?

RAOUL.

Oui, monsieur; que vous importe?

ZACHARIE.

Ce qui m'importe? un neveu, le fils de mon frère!...

RAOUL, méprisant.

Ah! monsieur!

ZACHARIE, jouant l'amitié.

Mais mon vœu le plus cher est que tu triomphes de ton antagoniste; qu'il tombe sous tes coups.

RAOUL, à part.

Est-ce qu'il aurait un cœur, par hasard?

ZACHARIE.

Tu n'as pas d'idée, mon cher ami, combien je tiens à ce que Henri n'en revienne pas! car enfin tu es mon neveu, mon seul parent.

RAOUL.

Ah çà! voyons, mon oncle, vous m'aimez donc un peu?

ZACHARIE, comme blessé de ce doute.

Il me demande si je l'aime!

BRICK, à part.

Qu'est-ce que ça veut dire?

RAOUL.

Pourquoi donc, ce matin, avez-vous refusé de me restituer les biens de mon père?

ZACHARIE.

C'est que, mon cher ami, la vérité est que ton père n'a rien laissé; mais écoute-moi, mon enfant, quoique je ne te doive rien, je veux te prouver ma tendresse... je t'enseignerai une botte infailible...

Il se met en garde.

RAOUL.

Je n'ai pas besoin de vos leçons, mon oncle; j'étais la plus forte lame de l'armée.

ZACHARIE, enchanté.

De l'armée!... Eh bien! eh bien! Raoul, mon bien aimé neveu... comme il ressemble à son pauvre père!... si demain, grâce à ton courage, à ton adresse, car je ne veux pas te détourner de ce duel, ce serait vouloir ton déshonneur, si demain tu viens me dire: Mon oncle, Henri n'est plus, je suis vainqueur; dans ma joie, dans mon ivresse de te revoir, Raoul, je ne te dois rien,

mais je te donne les soixante mille ducats que tu me demandes.

RAOUL.

Je m'étais donc trompé, mon oncle? je vous suis cher; vous tenez à ce que je vive? Mais pourquoi donc m'avez-vous si mal accueilli d'abord?

ZACHARIE, embarrassé.

Pourquoi? pourquoi? (un coup d'œil à l'armoire) tu arrives, tu enfonces les armoires; crois-tu que ce soit un procédé bien respectueux?

RAOUL.

C'est juste, mon oncle, j'ai eu tort.. je suis heureux de vous voir dans de bonnes dispositions... mon cher oncle!

ZACHARIE.

Mon bon, mon excellent Raoul... je n'y tiens pas; il faut que je t'embrasse.

RAOUL.

Oh! de grand cœur!

BRICK, pleurant.

Je suis touché jusqu'aux larmes.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; au fond extérieurement, on voit passer des domestiques, des porteurs chargés de banquettes, de tapis, de lustres de cristal, d'instruments de musique, etc.

ZACHARIE.

Qu'est-ce que c'est?... ah! ah! nos gentils-hommes envoient leurs gens pour les préparatifs de la fête de ce soir.

BRICK.

Les clefs des grandes salles, monsieur, les clefs, vite, vite!

ZACHARIE.

Voilà, voici... (Brick sort.) Mon beau neveu, ce soir nous trinquerons ensemble.

RAOUL.

Oh! que je suis heureux! je veux vous embrasser encore!

ZACHARIE.

Je t'aime comme un fils. (La face vers le public, dans les bras de Raoul, à part.) S'ils pouvaient faire coup fourré!

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, BRICK.

Au lever du rideau, on entend une musique lointaine, on voit à l'extérieur, par la fenêtre du fond, et au loin, le corps de logis de la fête, très-éclairé. Un peu de

nuit à la rampe. Zacharie est assis près de la fenêtre. Brick debout sur une chaise; il regarde en dehors comme Zacharie.

BRICK.

On voit la fête d'ici comme si on était dans la salle... Ces deux grandes fenêtres vis-à-vis, ou-

vertes pour laisser pénétrer l'air frais de la nuit...

ZACHARIE, *sans se détourner.*

Oui, elles ressemblent à deux fournaises ardentes. Que de passions tourbillonnent là-dedans ! que de cœurs en fusion bouillonnent ! que de têtes en feu brûlent dans ce gouffre !... Pauvres hommes !

BRICK.

Hommes charmans ; philosophes qui savent jouir de la vie ; qui ne laissent point pâtir des sens que Dieu leur a donnés pour le plaisir. Ils ont des yeux, et ils regardent de belles choses ; des oreilles, et ils écoutent une délicieuse musique ; un odorat, et ils aspirent les parfums les plus enivrans ; un toucher, et ils pressent des mains douces et potelées ; un goût enfin, le premier des sens, et ils boivent et ils mangent !

ZACHARIE, *l'apercevant sur la chaise.*

Est-ce pour prêcher, dis-moi, que tu es monté sur cette chaise?... Tu finiras par dégrader tous les meubles.

Il le fait descendre et il essuie la chaise.

BRICK.

Ce serait dégrader les dégradations.

ZACHARIE.

Tais-toi, dissipateur !

BRICK.

Qu'est-ce que je dissipe ?

ZACHARIE, *désignant la fenêtre.*

Tu admires ces hommes ; tu leur portes envie ! si tu savais ce qu'ils sont ! Des êtres blasés, anéantis ; des fous qui ne savent pas jouir ; qui, dès leur première jeunesse, on calciné leur sensibilité aux ardeurs de toutes les débauches ; des malheureux qui se sentent mourir et qui secouent leur agonie par des moyens extrêmes. Chacun de leurs sens a perdu toute son énergie ; ils n'entendent plus ; leur vue est trouble, leur toucher indécis, leur goût inertes ; il leur faut d'épaisses nuées de parfums pour qu'ils les sentent... Mon pauvre Brick, tu crois que ces hommes vivent ; ils achèvent de mourir !

BRICK.

Au moins c'est une belle mort !

ZACHARIE, *le menant au-devant de la scène.*

Tandis que moi, j'ai conservé toute la vigueur, toute la sève de la jeunesse ; mes sens sont tout aussi alertes aux moindres impressions que si j'avais vingt ans. Aucun excès n'a émoussé ma sensibilité nerveuse, et les choses arrivent à mon âme à travers des organes pleins d'épanouissement et de vie. J'apprécie au toucher la différence de deux ducats avec la régularité d'une balance. Mon regard, que les grossières vapeurs des alimens et du vin n'ont point obscurci, saisit une forme dans les plus profondes ténèbres. Mon oreille s'émeut au moindre bruit. La fleur la plus avare de parfum, je la devine avant de l'avoir vue, et tandis que les saveurs les plus irritantes provoquent en vain leur palais, un morceau de pain noir fait mes plus chères délices... Brick, je

te le dis, ce sont des insensés, et moi je suis un philosophe, un sage ; car, n'ayant abusé de rien, je puis jouir de tout.

BRICK.

Vous n'avez pas abusé, c'est vrai... car vous usez à peine.

ZACHARIE, *le ramenant à la fenêtre.*

Regarde, Brick, tous ces jeunes gens qui m'ont livré leurs biens à fonds perdu, regarde-les... cette fête qui les tue me fait vivre ; chaque regard de femme m'enrichit ; chaque verre de liqueur qui coule en feu dans leurs entrailles tombe en or dans ma bourse... chaque baiser de leurs maîtresses est un coup de poignard dans leur poitrine et un ducat de plus dans mon coffre. (*Comme s'adressant aux personnages de la fête.*) Oui, oui, les vins généreux ne vous suffisent plus, ces elixirs ont perdu leur vertu mordicante... Buvez du feu, mes amis ; penchez-vous à l'oreille de ces belles dames, demandez leur des rendez-vous !... Allez, aimez, buvez, mourez, fous que vous êtes ! c'est moi qui suis votre héritier !

BRICK.

Maitre, voyez un peu : je crois que l'on commence à desservir les tables pour en dresser de nouvelles... Tous ces reliefs sont livrés au pillage.

ZACHARIE.

Alerte donc ! à ton poste, Brick, et ne reviens ici que chargé d'un riche butin.

BRICK.

En avant !... Je crois que j'aurais fait un fameux militaire !

ZACHARIE.

Oui, à la maraude ou à la gamelle.

Brick sort par la porte latérale de gauche.

SCÈNE II.

RAOUL, ZACHARIE.

RAOUL, *venant du fond.*

Eh bien ! mon oncle, ma tante est-elle prête ?

Zacharie fait à part une grimace d'aversion ; puis il joue la bonhomie dans toute la scène.

ZACHARIE.

Elle va venir. Elle choisit une robe dans son trousseau... Elle ne s'est pas habillée depuis notre mariage... nous ne sortons pas... nous vivons ici paisiblement, sans bruit... C'est du bonheur ignoré, mais c'est du bonheur.

RAOUL.

Songez donc, mon oncle, que ma tante est jeune ; qu'elle doit aimer le plaisir.

ZACHARIE.

Tu m'as supplié de te la laisser conduire, en masque, à ce bal, pour qu'elle jouisse de l'aspect de cette brillante fête ; je te l'ai accordé ; je ne sais rien te refuser, tu as jeté un charme sur moi.

RAOUL.

Mon bon oncle!

ZACHARIE.

Mais j'ai eu tort de te céder; il aurait mieux valu te coucher, te reposer; demain, en face de ton adversaire, ta main aurait été plus sûre.

RAOUL.

Soyez sans crainte, je puis compter sur elle. Ce serait la première fois qu'elle m'aurait trahi.

ZACHARIE.

Cher ami!

RAOUL.

Ah! voici ma tante.

SCÈNE III.

RAOUL, ZACHARIE, LEONA.

Léona porte une robe blanche, et une fleur dans les cheveux; elle a un masque-loup à la main.

ZACHARIE.

Allons, allons, ma chère enfant, amuse-toi bien; mais ne reste pas trop long-temps, cela te fatiguerait. Qu'est-ce que je demande, moi?... ta santé, ton bonheur.

LEONA, étonnée.

Monsieur...

ZACHARIE à Raoul.

Tu l'entends, elle me dit : Monsieur! elle me boude, elle est rancunière comme toutes les jolies femmes... Mais bientôt elle changera d'humeur. Désormais je veux qu'elle soit joyeuse. Jusqu'à présent je n'ai pas voulu qu'elle allât dans le monde, parce que moi, vieux renard, blotti dans mon terrier, je ne pouvais pas l'y conduire, et que je n'estimais pas assez qui que ce soit pour lui confier ma petite femme; mais voici notre cher neveu de retour, et c'est le devoir d'un neveu de procurer des distractions à sa tante. Ainsi à l'avenir, monsieur Raoul, tandis que je m'occuperai, moi, de mes spéculations, pour vous gagner de l'or, car enfin vous êtes mes seuls amis, mes seuls héritiers, vous aurez la complaisance d'être le cavalier de votre jolie tante, et de la conduire partout où vous serez sûr qu'elle trouvera un plaisir.

RAOUL.

Mon oncle, vous êtes devenu le meilleur des hommes, et je vois qu'on vous a calomnié.

ZACHARIE.

Il n'arrive jamais autre chose à la vertu.

RAOUL.

Allons, ma chère tante, commençons dès à présent à exécuter les ordres de mon oncle.

Il passe près de Léona et va vers le fond avec elle.

ZACHARIE, bas à Raoul, remontant avec lui.

Ne danse pas, ne bois pas... ne l'agite pas... et demain, qu'un bon coup d'épée...

RAOUL, bas.

Soyez tranquille, mon oncle.

SCÈNE IV.

ZACHARIE, au fond, suivant un instant des yeux Raoul et sa femme.

Ah! drôle! qui m'arrivez de tous les diables où je vous envoie! jeune écorché, qui rapportez de vos lointaines caravanes des passions avides qu'il me faudrait héberger, des vices dévorans qu'il me faudrait loger comme des seigneurs; vous avez pu croire que j'étais devenu un bonhomme d'oncle, moi, Zacharie, le misanthrope! Dieu vous maintienne dans cette erreur, et vous inspire un saint enthousiasme pour moi, jusqu'à demain, jusqu'au moment où votre filiale bravoure m'aura débarrassé d'un autre drôle; et je vous garantis qu'une heure après cette prouesse, vous serez logé à mes frais, mais moins splendidement que vous ne l'espérez!

SCÈNE V.

BRICK, ZACHARIE.

Brick arrive chargé de toute espèce de comestibles, de jambons, de pâtés, de bocaux, de bouteilles qu'il porte dans une manne.

BRICK.

Je crève sous le faix.

ZACHARIE.

Et c'est là tout ce que tu portes, imprévoyant que tu es?

BRICK, déposant la manne sur la table et passant à la gauche de Zacharie.

Vous n'êtes pas content? un œuf de plus ajouté à ma charge, et je succombais en chemin.

ZACHARIE.

Je parie que tu as mangé en route.

BRICK.

Un jambonneau qui faisait la surcharge, voilà tout.

ZACHARIE, calculant, un calepin à la main.

Voyons, voyons, l'inventaire : terrine de perdreaux, langue fumée, flacon de Chypre, truffes de Montefiascone, nougat de Naples... plus... plus...

BRICK, qui pendant ce qui précède, a mis en poche un saucisson et une fiole de vin, dit à part.

Plus, plus... moins ceci, en attendant.

ZACHARIE, enlevant à Brick ce qu'il vient de mettre en poche et additionnant.

Plus, saucisson de Bologne, fiole de Lacryma-Christi, pastèques, morilles farcies, gâteau cardinal. (Il enlève le bonnet de Brick, pour s'assurer qu'il n'a rien caché.) Cela peut valoir vingt ducats... Tu iras demain au marché pour vendre tous ces colifichets.

BRICK, étonné.

Des colifichets?

ZACHARIE.

Je voulais dire ces babioles.

BRICK.

Des babioles ?

ZACHARIE.

Ces jouets d'enfant.

BRICK.

Dont la vicillesse même s'amuse.

ZACHARIE.

Silence!... quelqu'un vient ici. Cachons tout cela dans la troisième pièce au fond...

BRICK.

Ah çà! il ne m'en reviendra donc rien ?

ZACHARIE.

Brick, vous sarez... mon estime.

Ils disparaissent par la porte de droite, au fond.

SCÈNE VI.

LÉONA, RAOUL.

RAOUL.

Pourquoi vouloir vous retirer sitôt ?

LÉONA.

C'est que ce bruit, ces parfums, l'éclat resplendissant de ces lumières, tout cela oppresse ma poitrine ou blesse mes yeux... Depuis mon mariage, je suis si peu faite au fracas du monde!... et puis, Raoul, voulez-vous que je vous le dise ? il m'a semblé qu'Henri vous suivait, il m'a semblé qu'il vous faisait un signe, et mes craintes, que vous aviez dissipées ce matin, se sont renouvelées... Raoul, si vous voulez que je ne meure pas cette nuit dans d'horribles angoisses, dites-moi que demain vous n'avez pas rendez-vous avec lui pour vous battre en duel !

RAOUL.

Ne vous ai-je pas dit, Léona...

LÉONA.

Ah! c'est que depuis votre retour incespéré, Raoul, cette vie que je sentais, avec joie m'échapper chaque jour, eh bien ! je m'y rattache... il me semble que la Providence vous a envoyé à moi pour me dire : Tu ne souffriras plus, tu ne regretteras plus, tu ne désireras plus. Raoul, vous êtes mon seul soutien, mon seul protecteur sur la terre... Maintenant, oh ! maintenant, je veux vivre, entendez-vous ; je ne dis pas vivre riche, au sein des plaisirs, au milieu des fêtes ; vivre, rien que vivre, et je meurs, si vous vous battez !

RAOUL, à part.

Abusons-la, il le faut.

LÉONA.

Eh bien ?

RAOUL.

Léona, vous vivrez, je vous le jure, je vous le jure par mon amour !

LÉONA.

Vous me le jurez ?... Eh bien ! je compte sur votre serment... je suis tranquille ; mais, je le serais bien

plus encore si, comme vous me l'aviez promis, le mot d'amour ne devait plus sortir de votre bouche ; oh ! oui, vous serez généreux ; vous serez digne de ma confiance ; je n'aurai pas à craindre, quand je serai seule avec vous, des paroles qu'il ne m'est pas permis d'entendre, et j'entrevois pour nous la plus pure des félicités, si votre âme comprend bien la mienne... mon ami, le remords est plus fatal au bonheur que le chagrin... Raoul, il dépend de vous de me rendre heureuse.

RAOUL.

Léona, vous le serez ; car c'est ma destinée d'éloigner de vous tout ce qui pourrait troubler la vôtre... je ne vous parlerai plus de mon amour, je le dois, à cause de vous si noble et si fière... et aussi à cause de mon oncle qui fait une exception pour moi, en me témoignant la plus vive, la plus inquiète amitié... Il doit me rendre les biens que lui a laissés mon père ; je l'amènerai facilement, je le crois, à acquitter les dettes du vôtre ; puis à vous environner de soins et d'égards... Et en vous voyant heureuse, Léona, je serai, moi, heureux aussi, heureux autant que je puis l'être, en renonçant à l'espoir de vous posséder... vous posséder, vous, la seule femme que j'aie aimée, vous !... Ah ! j'en veux presque à mon oncle de ce brusque changement en ma faveur !... j'aurais préféré le trouver inflexible pour vous et pour moi... j'aurais voulu, Léona, qu'il eût persévéré à vous rendre malheureuse ; car alors, pour vous soustraire au malheur, je vous aurais dit : Léona, je t'aime, je t'aime, viens, suis-moi !

LÉONA.

Raoul !...

RAOUL.

Oh ! ne craignez rien. Les bons procédés de mon oncle nous engagent tous deux à la reconnaissance... Léona, je serai votre ami, votre appui, rien de plus, je vous le jure. J'imposerai silence même à mes regards... je souffrirai, Léona, mais ce sera pour vous, et je ferai en sorte que vous n'en sachiez rien.

LÉONA.

Oh ! non, Raoul, je vous connais : vous serez heureux, vous aussi, à l'aspect d'un bonheur si pur pour moi, qui sera votre ouvrage.

RAOUL, apercevant au fond Henri qui lui fait signe et disparaît ; à part.

Ciel ! (Haut.) Oui, vous avez raison, ma tante, mais si vous alliez vous reposer ? il est tard...

LÉONA.

Je vais me débarrasser de cette gênante toilette, et puis je reviendrai. Je veux parler à Zacharie, vous savez de qui, de mon père... vous serez là, Raoul, et alors ni la crainte ni la fatigue n'auront prise sur moi.

RAOUL, la reconduisant jusque chez elle.

A revoir donc, ma belle tante.

LÉONA, heureuse et souriant.

A bientôt, mon sage neveu.

SCÈNE VII.

RAOUL, puis HENRI.

RAOUL.

Que me voulait Henri ? me rappeler notre duel... je ne l'ai pas oublié... oh ! demain, demain, jour terrible ! car si mon adresse venait à me trahir, si je succombais !... qui sait ?... mon oncle, peut-être, reprendrait sa sombre humeur auprès de Léona... Oh ! cette seule pensée !... Mais non, je triompherai, j'en suis sûr, il le faut, car je dois, je veux vivre pour elle.

HENRI, s'avançant et passant à la droite de Raoul.

Vous êtes seul ?

RAOUL.

Monsieur, vous venez sans doute me rappeler... c'est inutile... je n'ai rien oublié, jugez-en : Midi, porte Saint-Jacques, l'épée.

HENRI.

Midi, l'épée, soit ; rien n'est changé à cet égard ; mais la porte Saint-Jacques...

RAOUL.

C'est la plus près d'ici, monsieur.

HENRI.

Il est vrai, et c'est commode pour des gens comme nous qui n'avaient pas plus long le chemin qui conduit à un rendez-vous de combat, que celui qui conduit à un rendez-vous d'amour.

RAOUL.

Eh bien ?

HENRI.

Il faut malgré cela renoncer aux avantages de la proximité.

RAOUL.

Et pourquoi ?

HENRI.

Parce que quelques faux braves, dans la fête de ce soir, se sont donné rendez-vous au même endroit, pour le même passe-temps que nous ; mais les cartels ont été si bruyants, si publics, que la police doit envoyer ses émissaires pour séparer les fiers champions.

RAOUL.

Eh bien ?

HENRI.

Eh bien ! monsieur, je suis venu vous proposer de changer le lieu du rendez-vous.

RAOUL.

Soit.

HENRI.

A la porte de Milan, si vous voulez ?

RAOUL.

J'y serai.

Raoul fait mine de se retirer.

HENRI.

Encore un mot. J'étais aussi venu pour autre chose.

RAOUL.

Qu'est-ce ?

HENRI.

Je dois vous prévenir que votre oncle veut vous faire enfermer demain.

RAOUL, blessé.

Monsieur !... cela est bon pour les gens dont vous me parliez tout-à-l'heure, de se faire prudemment enfermer au moment d'un duel ; mais moi, que vous devriez connaître, je vous donne ma parole, monsieur, qu'en dépit de la tendresse toute paternelle de mon oncle, demain, à midi, je serai à la porte de Milan, et l'épée à la main.

HENRI.

Je n'en doute pas, monsieur.

RAOUL.

Eh bien ! que venez-vous me parler de mon oncle ?

HENRI.

Votre oncle, monsieur, je lui rends bien la justice qu'il mérite, et je suis sûr qu'il vous porterait plutôt lui-même sur le lieu du combat, s'il le fallait, pour que notre duel eût lieu.

RAOUL.

Pourquoi me dites-vous donc qu'il veut me faire enfermer ?

HENRI.

Parce que c'est la vérité.

RAOUL.

Monsieur, vous jouez-vous de moi ?

HENRI.

Non, monsieur ; c'est votre oncle qui s'est joué de vous par un semblant de belle tendresse.

RAOUL.

Expliquez-vous, monsieur, dépêchez.

HENRI.

Monsieur, vous est-il venu à l'esprit que monsieur votre oncle, qui embrasse dans son commerce toutes les branches d'industrie, eût trouvé l'ingénieux moyen d'appliquer le négoce au duel et de gagner à cette spéculation des sommes énormes ?

RAOUL.

Je ne vous comprends pas.

HENRI.

Monsieur, un coup de votre épée, bien dirigé, à fond, sur ma poitrine, donne à votre oncle un bénéfice net de cinq cent mille ducats.

RAOUL, étonné.

Eh !

HENRI.

Après quoi, pour vous récompenser, il vous fait disparaître, ce qui lui donne encore un bénéfice net de soixante mille ducats laissés par votre père.

RAOUL.

Est-il possible ?

HENRI.

J'ai donné ce matin à votre oncle tous mes biens à fonds perdu.

RAOUL, étonné.

Ah !

HENRI.

Et ce soir, je l'ai surpris derrière une porte,

chargeant deux misérables de vous faire disparaître demain, immédiatement après notre duel.

RAOUL.

Malédiction!... Et j'ai pu me laisser prendre à son manège!... Le misérable!... Oh! maintenant je devine tout... Léona, Léona!...

HENRI.

Raoul, j'ai touché ce matin la rente de la première année; ce sera peut-être la dernière; il m'en reste encore la moitié, et j'ai pensé à vous l'offrir pour acquitter les dettes du père de Léona, de Léona que vous aimez, et pour qui vous tremblez maintenant.

RAOUL.

Henri, ce que tu fais là est bien.

HENRI.

Dah!

RAOUL.

Tu te souviens donc de notre ancienne amitié?

HENRI.

Est-ce que cela s'oublie?

RAOUL.

Tu renonces donc à Léona?

HENRI.

Oui, feu follet, caprice d'un moment.

RAOUL.

Eh bien! il faut que dès demain je l'arrache au sort qui lui est destiné.

HENRI.

Je puis t'y aider; mais la fête va finir, je veux assister à ses derniers éclats, et demain je suis tout à toi; mes gens, mon carrosse et mon or.

RAOUL.

Eh bien! j'accepte tout; l'amitié n'a jamais peur de la reconnaissance.

Ils s'embrassent.

SCÈNE VIII.

HENRI, ZACHARIE, RAOUL.

ZACHARIE.

Que veut dire ceci?

RAOUL, courant à lui et le menant sur le devant de la scène.

Ce que cela veut dire?... cela veut dire que je sais tout.

HENRI.

Que vous êtes un misérable.

RAOUL.

Un infâme!

HENRI.

Que nous ne nous battons pas; que je ne veux plus me battre, afin de vous ruiner. Ah! vous ignorez une chose quand vous avez fait votre grande spéculation sur les chances de ma vie, c'est que les plus grands exemples de longévité sont dans ma famille, et que les plaisirs, les excès, qui sont mortels aux autres, sont un élixir de longue vie pour les miens: mon trisaïeul est mort à soixante-

dix ans, mon bisaiel à soixante-quinze, mon aïeul à quatre-vingts, mon père à quatre-vingt-dix, et moi, entendez-vous, moi, il m'a été prédit que je vivrais jusqu'à cent ans!

ZACHARIE, furieux.

C'est impossible! je ne le souffrirais pas!

HENRI, riant.

Ah! ah! ah! (*Bas à Raoul en lui prenant la main.*) A demain!

Raoul le suit des yeux, au fond, et lui fait des signes, puis il descend.

ZACHARIE, à part, désignant Henri puis Raoul.

En voici un qui m'échappe! Je sors; je vais dire à mes gens qu'ils trouveront l'autre ici avant la fin de la nuit. Quand les grandes affaires manquent, il faut s'accrocher aux petites.

SCÈNE IX.

RAOUL, puis LÉONA.

RAOUL, après un moment de rêve.

Nous avons eu tort, Henri et moi, d'éclater devant lui; nous aurions dû dissimuler notre indignation; maintenant il se tiendra sur ses gardes... qui sait même si en ce moment il ne prémédite pas quelque sinistre projet?... il est capable de tout... Pas un instant à perdre!... il faut que je voie Léona, que je la détermine... Oui, cette nuit même, il le faut... demain il serait trop tard... Je cours!

LÉONA, sourieuse.

Me voici.

RAOUL.

Oh! Léona! je vois avec douleur le sourire sur vos lèvres.

LÉONA.

Pourquoi donc?

RAOUL.

Parce qu'un bonheur calme et légitime ne nous est plus permis; parce que Zacharie est le plus perfide et le plus méchant des hommes; parce que si avant le jour nous ne sommes pas, vous et moi, loin de cette fatale maison, vous êtes à jamais voués au malheur, et moi à la mort peut-être.

LÉONA.

Grand Dieu!

RAOUL.

Écoutez-moi sans m'interrompre; les moments sont chers; mais songez bien que l'hésitation peut tout perdre, et que la résolution peut tout sauver.

LÉONA.

Ah! je vous écoute.

RAOUL.

Zacharie a dissimulé la haine que je lui inspire. Ce brusque retour à des sentiments raisonnables n'était qu'une perfidie: il y a ici, dans cette ville maudite, des hommes qui pour de l'or ne se font pas scrupule d'arracher la liberté ou la vie même

à ceux qui leur sont désignés par des riches infâmes... Eh bien, Léona, demain je dois être arrêté, jeté dans un cachot, égorgé, peut-être.

LÉONA.

Oh ! fuyez, fuyez avant que le jour ait paru.

RAOUL.

Fuir seul ! vous abandonner ! emporter avec moi l'affreuse pensée que je vous laisse aux mains du plus avare et du plus cruel des hommes ! Non, Léona, c'est impossible !... Mais fuir avec vous, emporter mon bonheur, ma vie dans ma fuite, oh ! oui, Léona, je suis prêt... Me suivrez-vous ?

LÉONA.

Oh ! Raoul ! n'est-ce pas assez d'un déshonneur qui pèse déjà sur la tombe de mon père ? faut-il encore que sa fille trahisse des devoirs auxquels elle a juré devant Dieu et devant les hommes de rester fidèle, quelque affreux qu'ils fussent à remplir ?

RAOUL, résigné.

Eh bien ! qu'il soit fait comme vous le désirez : je reste ici, et quand on viendra m'arrêter, je n'opposerai aucune résistance, et si le fer d'un assassin menace ma poitrine, je la découvrirai et j'irai au-devant de lui.

LÉONA, vivement.

Raoul, je te suivrai !

RAOUL.

Tout est sauvé maintenant : un généreux ami nous seconde ; Brick, qui m'est dévoué, nous aidera aussi ; je vais le trouver, puis faire prévenir Henri, et tout disposer pour notre fuite.

LÉONA.

Ah ! tant d'émotion... La force m'abandonne, Raoul, ne tardez pas !

RAOUL.

Restez ici dans l'ombre, (*il souffle la chandelle. Nuit profonde*) pour ne pas être aperçue, et n'éveiller aucun soupçon... Courage ! espérance ! je suis à vous dans quelques instans.

Il sort.

SCÈNE X.

LÉONA.

Courage ! espérance, dit-il... Ah ! un affreux pressentiment s'empare de moi et triomphe de tous les efforts de ma volonté... mon front est brûlant, ma maintremble... Oh ! de l'air, de l'air ! (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Tout le monde est sorti... Le silence et la nuit ont envahi ce triste séjour... Plus de bruit, plus de clarté, plus de lumière, cette unique compagne des prisonniers. Oh ! j'ai peur !... Raoul n'est plus près de moi... s'il ne revenait pas !... Oh ! je me soutiens à peine ! (*Elle va de l'autre côté, où est la porte secrète.*) Je sens que je vais défaillir !

Elle cherche à se soutenir, à s'appuyer contre les parois.

SCÈNE XI.

BRICK, ZACHARIE, LÉONA.

Zacharie a une lanterne allumée.

LÉONA, épanouie, croyant entendre Raoul.

O mon Dieu ! le voici !... (*Reculant d'effroi.*) Zacharie !

Elle s'appuie sur la porte secrète.

ZACHARIE, à Brick.

Tu diras à mon neveu de venir m'attendre ici, de ne pas s'impatienter ; j'ai à lui parler de l'affaire la plus importante... j'ai de l'or à lui donner.

BRICK, sortant.

Oui, monsieur.

LÉONA, à part.

Oh ! fuyons ! je ne puis... je succombe à ma terreur.

ZACHARIE.

Tout va bien ; j'ai donné aux deux sicaires la clef de la petite porte ; ils trouveront Raoul ici, et demain, il ne sera plus à craindre.

LÉONA, au comble de la terreur.

Je suis perdue !

ZACHARIE, bondissant.

Perdue ! Qui dit cela ?

LÉONA.

Oh ! pitié !... c'est moi qui cherchais...

ZACHARIE, courant à elle et déposant sa lanterne sur la table de droite.

Vous cherchiez ! vous cherchiez à découvrir mon secret !... Ah ! Léona, Léona, je vous ensevelirai vivante dans ce secret fatal !

Il la saisit.

LÉONA.

Au secours !

ZACHARIE, lui mettant la main sur la bouche.

Silence !

Il l'enlève, pousse la porte, et disparaît avec elle comme par magie. La porte se referme brusquement.

SCÈNE XII.

BRICK, RAOUL.

RAOUL.

Léona ! Léona ! nous voici.

BRICK.

Personne !

LÉONA, au dehors ; cri étouffé et lointain.

Au secours !

RAOUL, à Brick.

Tais-toi !... j'ai cru entendre... oui, des gémissements de ce côté... (*Il écoute à la porte du souterrain.*) Il y a ici un horrible mystère.

BRICK.

Un mystère !

RAOUL.
Dis-moi, Brick, mon oncle est-il rentré?

BRICK.
Oui, monsieur.

RAOUL.
Où est-il?

BRICK.
Je l'ignore.

RAOUL.
Et ma tante?

BRICK.
Il n'y a qu'un instant, elle était à cette fenêtre.

RAOUL.
Un cri étouffé vient encore de se faire entendre.

Il prend la lanterne et en dirige le foyer sur la porte secrète.

BRICK.
Que cherchez-vous donc, monsieur?

RAOUL.
Ah! un secret! ce ressort invisible pour qui n'aurait aucun soupçon.

La porte s'ouvre.

BRICK.
Une porte là!

RAOUL.
Brick, prends cette lumière et viens avec moi.

BRICK, reculant.
Moi, monsieur, que je me jette comme une pature dans cette gucule béante de l'enfer!

RAOUL.
Brick, disputer encore, c'est perdre un temps précieux; c'est vouloir que Léona périsse, car il m'a semblé reconnaître sa voix.

BRICK, s'en allant.
J'ai oublié de fermer la porte de la rue.

RAOUL, menaçant.
Marche, ou sinon...

BRICK, entrant dans le caveau.
Que le bon Dieu me donne du cœur!

La porte se referme.

SCÈNE XIII.

HENRI, enveloppé d'un grand manteau.

J'ai dit à mes gens de nous attendre avec mon carrosse à la porte du jardin... Personne dans les cours, l'occasion est favorable. (Il entre en scène.) J'arrive le premier au rendez-vous; voilà du dévouement! je renonce au jeu cette nuit pour aider un ami à enlever sa maîtresse dont j'aurais pu faire la mienne; c'est sublime! (Il va à la porte de gauche.) Raoul! Raoul!... il n'est pas là... Attendons. (Il va s'asseoir à gauche.) Est-ce que Léona refuserait de le suivre?... ces choses-là veulent être brusquées... La nuit est avancée déjà, et malgré moi le sommeil me gagne... Eh bien! ils m'éveilleront en arrivant. (Il ferme les yeux et se dispose à s'endormir.) Ah! je les entends! les voici!

SCÈNE XIV.

HENRI, DEUX SICAIRES.

PREMIER SICAIRE, bas à l'autre.

Zacharie a dit : La personne que nous trouverions ici, c'est lui. (Haut à Henri.) Suivez-nous.

HENRI.

Ah! ah! (A part.) Je devine, ils me prennent pour Raoul.

PREMIER SICAIRE.

Point de résistance; nous sommes deux, et vous êtes seul.

HENRI.

Seul contre deux lâches! je suis deux contre un!

Il tire l'épée et les attend de pied ferme. Les sicaires dégainent aussi et s'excitent à s'avancer. La toile tombe sur ce tableau sans que les combattants aient croisé leurs épées.

ACTE QUATRIÈME.

Pièce souterraine. Toute espèce d'objets précieux entassés : de la vaisselle d'argent et d'or; des meubles, des armures, des tableaux, des sculptures, des cristaux, des bronzes, etc., etc. Au milieu, un grand coffre à couvercle, qui est sensé plein de pièces d'or. Deux portes latérales à gauche; une à droite conduisant dans une chapelle. Au fond, à gauche, une grande porte avec grille de fer ouverte. A cette porte extérieurement aboutissent deux escaliers sombres dont l'un monte à gauche, l'autre à droite. Toujours au fond et à droite, une baie gothique sans porte, qui laisse voir une galerie où sont entassés des richesses de toute espèce, des morceaux d'or, etc. A droite, avant la porte de la chapelle, une table couverte d'un riche tapis à franges d'or, un riche fauteuil. Une petite lampe portative est allumée sur cette table. Au plafond, une lampe très-riche, allumée; la corde qui sert à monter et descendre la lampe aboutit près de la grille au fond, à gauche. Une épée près du coffre sur lequel Zacharie passe la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, LÉONA.

On voit Zacharie descendant l'escalier de gauche, soutenant Léona, qui l'implore et à laquelle il fait signe de descendre.

ZACHARIE.

Nous voici arrivés.

LÉONA, tremblante.

C'est donc ici que vous allez me faire mourir?

ZACHARIE.

Moi? vous tuer, Dieu m'en garde! Ces mains n'ont jamais été souillées par le sang; à quoi cela me servirait-il? qu'y gagnerais-je? non, non, rassurez-vous! si vous n'avez pu vous arracher de

mes bras, malgré tous vos efforts, c'est que le tortueux chemin que nous avons parcouru est plein de pièges invisibles, et que si je vous eusse laissée prendre terre avant d'arriver à cet escalier, vous seriez tombée dans un abîme; c'est ce qui fait que personne que moi ne peut pénétrer jusqu'ici sans danger d'y perdre la vie.

LÉONA.

Mais quel est mon crime pour que...

ZACHARIE.

Votre crime est d'avoir cherché à connaître mon secret.

LÉONA.

Non, je vous le jure. Si vous m'avez trouvée les mains appuyées contre la porte secrète dont j'ignorais l'existence, c'est que je cherchais à me soutenir; j'étais défaillante et je...

ZACHARIE.

Il n'importe. Mon secret, vous le connaissez maintenant, et vous ne devez plus sortir d'ici.

LÉONA.

O ciel!

ZACHARIE.

De quoi auriez-vous à vous plaindre? Y a-t-il une reine qui soit mieux logée que vous et environnée de plus de magnificence. Regardez donc, Léona. (*Il lui montre le riche souterrain.*) Et ce n'est pas tout. (*Il désigne la chapelle à droite.*) Ici, une riche chapelle composée de ce que m'ont laissé en dépôt des prélats ruinés. (*Désignant la galerie extérieure du fond à droite.*) Dans cette galerie, voyez : que d'or! il a fallu peut-être plus d'un million de travailleurs pour l'arracher brut des entrailles de la terre, et c'est aux entrailles de la terre que je l'ai rendu, moi; mais voyez comme il brille! voyez quelle variété de formes il a prises sous le coin du monnayeur ou entre les mains de l'orfèvre. C'est maintenant qu'il est dangereux! avec cet or, Léona, je puis briser les balances de la justice, broyer les tables de la loi, fouler aux pieds la chasteté des femmes, acheter, vendre, racheter et revendre l'honneur des hommes; je puis, s'il me plaît, armer la moitié d'un peuple contre l'autre moitié; je puis détrôner des princes et désigner leurs successeurs; je puis avec cet or bouleverser le monde!

LÉONA.

Oh! mais pourquoi craindriez-vous de me rendre à la liberté, à la lumière?

ZACHARIE.

La liberté? il n'y en a que dans la solitude! La lumière? dites si la lumière du soleil est plus resplendissante que celle qui jaillit de cet or et de ces diamans.

LÉONA.

Mais si vous êtes sans pitié pour moi, craignez au moins pour vous-même; craignez que la justice...

ZACHARIE.

La justice? ne vous ai-je pas dit, Léona, qu'au moyen de cet or je puis briser la loi, et, s'il me

plaît, par les mains de celui qui l'a faite? L'humanité est lâche et vénale. La loi n'atteint que le faible; jamais le fort qui peut la violer impunément. (*Il ouvre le coffre du milieu.*) Voyez, Léona, il y a dans ce coffre assez d'or pour donner un splendide festin d'un mois à toute la Toscane; eh bien! si un homme affamé se présentait ici, un homme qui n'aurait pas trouvé de travail pour nourrir sa famille pâle et désolée, et que cet homme, réduit au désespoir, trouvant ce coffre ouvert, dérobat une pièce d'or, la prison; et si ce coffre étant fermé, il le brisait, l'échafaud!... Comprenez-vous, Léona, la différence qu'il y a entre moi et un pauvre? Sentez-vous toute l'étendue de ma puissance?(*Terrible.*) Léona, vous avez entendu dire, n'est-ce pas, que l'esprit des ténèbres n'a pas de forme visible? c'est une erreur grossière! Regardez, Léona, je vais vous le montrer. Satan est ici! il est là! (*Il désigne la chapelle.*) Il est dans ce Christ, parce que la matière de ce Christ est en or; oui, Satan, c'est l'or, et Satan, je l'ai en ma puissance; je puis lui commander!... Léona, soyez donc fière de votre époux, car ce n'est pas un homme!

LÉONA.

Oh! vous m'épouvantez!

ZACHARIE, se calmant.

Rassurez-vous... ceci est un moment d'exaltation passagère... Écoutez-moi, je reviens aux choses que vous pouvez comprendre et que j'exige de vous.

LÉONA.

Vous exigez?...

ZACHARIE.

D'abord, comme je vous l'ai dit, je veux que vous ne sortiez plus d'ici.

LÉONA.

Oh!

ZACHARIE.

Je veux que vous écriviez ce que je vais vous dicter, une lettre à mon adresse.

LÉONA, s'asseyant près de la table à droite.

Une lettre?

ZACHARIE.

De la plus grande importance pour moi.

LÉONA.

Pour vous?

ZACHARIE.

Et pour Raoul.

LÉONA.

Pour...

ZACHARIE.

Pour moi, parce que je ne veux pas qu'on soupçonne que je vous tiens prisonnière dans ce palais. Ce soupçon amènerait des recherches; les recherches amèneraient peut-être la découverte de mon secret, et je ne veux pas encore mourir; je ne suis pas encore assez riche.

LÉONA.

Oh!

ZACHARIE.

Pour Raoul, parce que s'il se doutait de la vé-

rité, il se porterait à des violences que je repousserais, et qu'il faudrait que l'un ou l'autre périt.

LÉONA.

Périr!...

ZACHARIE.

Il vous aime... j'ai tout deviné; il vous aime, et vous, Léona... si vous tenez à la vie de Raoul, écrivez.

LÉONA.

J'obéis.

ZACHARIE, dictant.

« Monsieur, je n'ajouterais pas la perfidie à l'infidélité; je ne vous aime pas; j'en aime un autre. »

LÉONA.

Ah! monsieur...

ZACHARIE.

Vous ne voulez pas continuer!

LÉONA, reprenant la plume.

J'obéis; j'attends.

ZACHARIE, dictant.

« J'en aime un autre, et je fuis avec lui. » SILENCE...

LÉONA, hésitant.

Oh!...

ZACHARIE.

Eh bien! soit. (Colère.) Mais Raoul...

LÉONA, signant.

J'ai signé.

ZACHARIE.

Mettez l'adresse: « Au seigneur Zacharie. »

LÉONA.

O mon Dieu!

ZACHARIE, prenant la lettre.

C'est bien. Et maintenant écoutez ce qui me reste à vous dire: Je suis votre mari, Léona, n'est-il pas vrai?... répondez...

LÉONA, gémissant.

Oui.

ZACHARIE.

Et je vous aime.

LÉONA, épouvantée.

Vous m'aimez?

ZACHARIE.

Je suis votre mari légitime comme je suis le maître de ces richesses... je n'ai que ces deux passions dans le monde, et désormais, je veux, entendez-vous, j'en ai le droit, je veux que vous répondiez à mon amour.

LÉONA, fuyant.

Permettez que j'aie prier.

Elle entre dans la chapelle désignée.

SCÈNE II.

ZACHARIE.

Ici elle sera moins rebelle! elle finira par m'aimer. Aucune comparaison désormais ne me sera défavorable; et puis l'aspect de tant de trésors a quelque chose de lievreux. Oui, dans ce sanc-

tuire du dieu de ce monde, où je fais brûler toujours cette lampe comme dans une chapelle privilégiée de Saint-Pierre de Rome, il règne je ne sais quel souffle empoisonné qui allume le sang... Allons visiter toutes mes richesses, et au retour, (il désigne la chapelle) quand elle sera revenue de ses terreurs, il faudra qu'elle m'aime; elle le doit; c'est ma femme!

Il prend la petite lampe et sort par la baie au fond.

SCÈNE III.

BRICK, descendant l'escalier en gémissant.

Ah!... oh! ciel!... où suis-je?... je n'ai plus de force, plus de courage... c'est ici un vestibule de l'enfer... Ah! j'aperçois une lumière... si c'était une issue; si... mes jambes refusent de me porter, comme s'il y avait beaucoup à faire. (Il entre dans la pièce et reste ébahi.) Oh! oh! oh!... c'est ici chez mon maître... oh! je ne le croyais pas aussi riche que cela... Tiens! je reconnais des portraits et des objets précieux qui ont appartenu au seigneur Cosimo, dont la maison fut nuitamment dévalisée... Est-ce que mon maître serait un voleur ou un receleur?... Oh! le cœur me manque!... Si encore monsieur Raoul était près de moi, je n'aurais pas si peur; mais j'ignore ce qu'il est devenu... la frayeur m'a fait tomber des mains la lumière que je...

SCÈNE IV.

BRICK, ZACHARIE.

BRICK, poussant un cri d'effroi à l'aspect de Zacharie.

Ah!

ZACHARIE.

Il me semble avoir entendu... (Apercevant Brick.) Brick!

BRICK.

Ah! c'est vous, maître, je ne vous reconnais pas; je vous ai pris pour un fantôme!

ZACHARIE, le saisissant par le bras.

Que fais-tu ici? comment es-tu venu ici?

BRICK, à genoux.

Oh! grâce, grâce, monsieur; ce n'est pas ma faute; je ne voulais pas; mais...

ZACHARIE.

Explique-toi, et puis prépare-toi à mourir.

BRICK.

Autant vaut me faire mourir tout de suite, sans explication.

ZACHARIE.

Explique-toi.

BRICK.

Mais vous ne me tuez pas?...

ZACHARIE.

Je verrai. Parle! mais parle donc, misérable!

BRICK.

Si vous ne me questionnez pas plus doucement, si vous ne me regardez pas autrement, je sens que je ne pourrai pas dire un mot.

ZACHARIE, *concentrant sa rage.*

Parle, parle, hâte-toi.

BRICK.

C'est monsieur Raoul...

ZACHARIE.

Raoul?... (*Voyant trembler Brick.*) Continue, continue.

BRICK.

C'est monsieur Raoul qui a entendu des gémissemens en entrant là-haut dans la salle. Ces gémissemens venaient de par ici.

Il désigne l'escalier.

ZACHARIE.

Ensuite?

BRICK.

Ensuite, il a écouté au mur... et il a dit que ces cris étouffés annonçaient un horrible mystère... alors, il a cherché; il a trouvé un ressort; il l'a poussé; une porte s'est ouverte; il m'a jeté devant lui, a tiré son épée et m'a dit : Marche, ou je te tue.

ZACHARIE.

Et Raoul, où est-il?

BRICK.

A peine avions-nous fait quelques pas, nous avons rencontré plusieurs issues; il m'a dit de prendre la première venue; je l'ai fait; mais un instant après je l'ai entendu crier au secours; je me suis retourné, il avait disparu...

ZACHARIE, *satisfait.*

Ah!

BRICK.

Je n'ai pas eu la force de retourner sur mes pas, craignant d'éprouver le même sort; j'ai continué mon chemin devant moi, sentant comme des choses qui cédaient un peu sous mes pieds; mais je suis si léger, que je suis resté toujours à la surface de cet étrange chemin et que...

ZACHARIE.

Raoul était-il seul avec toi lorsqu'il a découvert mon secret?

BRICK.

Oui, seul.

ZACHARIE.

Tu me le jures?

BRICK.

Je vous le jure.

ZACHARIE, *le relevant.*

Alors tu vivras.

BRICK.

Oh! merci, merci.

ZACHARIE.

Mais tu ne sortiras plus d'ici, tu seras le page de ma femme.

BRICK.

Le page?...

ZACHARIE.

D'ailleurs, si tu essayais de t'échapper, ce serait au péril de ta vie; car il a fallu un miracle pour qu'en chemin tu n'aies pas disparu dans un gouffre.

BRICK.

Un miracle de maigreur.

ZACHARIE.

Tu vois enfin les avantages de la tempérance.

BRICK.

C'est la seule circonstance où j'aurai eu à me féliciter de cette vertu involontaire.

ZACHARIE.

Je vais savoir... si je n'entends plus aucun cri de détresse, ce sera la preuve... et je serai parfaitement rassuré... admire, et ne touche pas.

BRICK.

Puisqu'il est trop vrai que je ne dois plus sortir d'ici, qu'avez-vous à craindre?

ZACHARIE.

Tu n'as aucun intérêt à me voler, je compte alors sur ta discrétion.

Il disparaît par l'escalier à gauche.

SCÈNE V.

BRICK, puis LÉONA.

BRICK, *seul.*

Ne plus sortir d'ici! je n'ai pas voulu témoigner devant lui combien cette destinée m'épouvante... (*Pleurant.*) Ah! mon pauvre Brick, mon pauvre Brick bien aimé, c'est fait de toi... mourir de faim, ici, au milieu de tant d'or!

LÉONA, *paraissant.*

Brick!

BRICK, *effrayé.*

Ah!... oh! c'est vous, madame?

LÉONA.

Toi, ici?

BRICK.

Hélas!

LÉONA.

Et dis-moi, Raoul...

BRICK.

Ah! madame... mort!

LÉONA.

Mort!

BRICK.

Disparu dans un abîme!...

LÉONA.

Mort, Raoul? oh! je vais...

BRICK, *l'arrêtant.*

Y songez-vous? si vous faites un pas hors de cette salle vous êtes perdue.

LÉONA.

Je le sais; je vais le joindre; je vais m'unir à lui.

SCÈNE VI.

BRICK, RAOUL, LÉONA.

Raoul paraît au fond à gauche, par l'escalier de droite.

LÉONA, se précipitant sur lui.

Raoul !

RAOUL, tombant sur un sidge à gauche.

Léona !

BRICK.

Vous n'êtes pas mort ?

RAOUL, à Léona.

Léona, c'est votre image qui m'a sauvé la vie. J'ai senti que vous étiez perdue si je périsais, et j'ai demandé à Dieu de vivre, et Dieu l'a permis ; car Dieu veut que vous soyez sauvée.

BRICK.

Mais comment avez-vous fait ?

RAOUL.

Au moment où le sol manquait sous mes pas, où je me croyais englouti dans un abîme, une saillie s'est rencontrée sous moi, je me suis accroché des deux mains à cette saillie... je suis remonté à la surface sans désespoir et sans crainte. Je vous l'ai dit, Léona, je sentais que Dieu me protégeait à cause de vous. Une fois là, je n'ai plus avancé un pied sans avoir assuré l'autre, et suivant les parois crevassées de cet horrible lieu, guidé par la lueur de cette lampe, je suis arrivé le corps meurtri, mais la main sûre encore... (Il se lève) et le cœur tout entier. (Frémissant.) Où est-il ?

BRICK.

Après m'avoir dit que je serais page de madame, il est allé prêter l'oreille dans ces détours pour s'assurer que vous ne criez plus à l'aide et que vous êtes bien mort.

LÉONA.

Mais il va revenir sans doute.

RAOUL.

Je le tuerai !

LÉONA.

Oh ! du sang, Raoul ! non, ne vous souillez pas du sang de cet homme. Si Dieu en effet nous protège, qu'un crime n'éloigne pas de nous sa puissante main.

BRICK, venant de l'escalier.

Je l'entends !

RAOUL.

Pas un moment à perdre. (Montrant la porte de la chapelle.) La porte de cette chapelle fermet-elle en dedans ?

LÉONA.

Oui.

RAOUL.

Entrez là, et n'ouvrez pas, quoi qu'il vous dise. Alors il se retirera sans doute ; il remontera, et nous aurons le temps d'imaginer...

BRICK.

Le voici !

RAOUL.

Moi là. (À droite.) Et toi, Brick, pas un mot, ou tu es mort.

BRICK.

Pas une syllabe... je n'aurais pas la force de la prononcer... ces émotions sont trop fortes pour ma constitution.

SCÈNE VII.

ZACHARIE, BRICK.

BRICK, menteur et courtisan.

Eh bien, monsieur, en sommes-nous enfin débarrassés ? n'avons-nous plus rien à craindre des violences de ce brutal ?

ZACHARIE, serain.

Le silence le plus profond règne partout, je suis tranquille.

BRICK, à part.

Je n'en dirai pas autant.

ZACHARIE.

Et maintenant, entre là... (À gauche.) Tu y passeras la nuit. Je vais t'enfermer.

BRICK.

M'enfermer ?

ZACHARIE.

Comme une chose précieuse.

BRICK.

Vous êtes bien bon.

ZACHARIE, à Brick, qui va entrer par la seconde porte latérale de gauche, le dirigeant vers la première du même côté.

Non, pas là ; c'est un caveau où j'ai vingt barils de poudre, de quoi faire sauter Florence tout entière, le jour où mon secret serait connu de la justice. Ici, dans le caveau des meubles délabrés ; tu seras à ta place.

Brick entre.

SCÈNE VIII.

ZACHARIE, seul.

Enfin ! La journée a été orageuse ! et je n'espérais pas qu'elle se terminât ainsi... J'ai maintenant mes deux trésors sous la même clef : mon or et ma femme... ma femme, jeune et belle, plus belle encore pour moi depuis qu'elle est ici, depuis que j'ai vu sa terreur, que je l'ai sentie frissonner dans mes bras. Oh ! qu'elle est belle !... (Il s'approche de la porte.) Léona ! Léona ! viens, sois sans crainte, viens. (Il veut ouvrir.) Elle s'est enfermée !... Léona, ouvre ; je t'aime... ouvre.

LÉONA, de l'intérieur.

Laissez-moi.

ZACHARIE.

Je t'en supplie.

LÉONA, *de même.*

Laissez-moi, je suis en prière.

ZACHARIE, *se retirant, et éteignant la petite lampe.*

Allons ! il faut respecter les caprices d'une femme. Elle veut me faire acheter sa défaite, me traiter comme on traite un amant, c'est flatteur. À demain donc, ma belle Léona. Je sens que la fatigue... Il est tard, et je suis sur pied depuis le matin... reposons-nous sur mon lit d'or, le plus riche de la terre.

Il monte sur un escabeau, de là sur le coffre, où il se couche.

RAOUL, *se montrant, à part.*

Il reste !

ZACHARIE, *couché.*

Ah ! je ne demande pas d'autre rêve que l'image du bonheur qui m'attend demain.

Il s'endort.

RAOUL, *sortant sans bruit, à part.*

Il dort !... (*regardant autour de lui*) il dort au milieu de ces richesses dont une grande partie vient d'une source impure ; car je reconnais... L'infâme ! possesseur de tant de trésors, et il avait détourné l'héritage de mon père, et il laisse peser la honte sur la tombe du père de Léona. Oh ! si je le tuais ! Mais ce serait venger des crimes par un crime ; ce serait une lâcheté, il dort. Mettons-le en état de se défendre, et alors... la justice de Dieu décidera entre nous... (*Il tire son épée, et en frappe de toutes parts la vaisselle plate dont plusieurs dressoirs sont garnis.*) Exécrable avare, réveille-toi ! réveille-toi !

Zacharie se précipite à bas du coffre et saisit avec épouvante une riche épée.

ZACHARIE.

Ah !

RAOUL.

Vous voilà bien comme je voulais.

ZACHARIE. *Le coffre les sépare.*

Raoul !

RAOUL.

Oui, le vengeur de Léona.

ZACHARIE.

Écoute.

RAOUL.

Rien. Défendez-vous. Votre mort ou la mienne !

ZACHARIE.

Malédiction !

RAOUL.

Défendez-vous !

ZACHARIE.

Non, je refuse. Assassine-moi.

RAOUL.

Misérable !

ZACHARIE.

Écoute, Raoul ; deux mots, puis fais ce que tu voudras.

RAOUL.

Parlez donc.

ZACHARIE.

Si je te tue, il est certain que tu ne pourras sortir d'ici avec Léona. Si c'est moi qui suis tué, tu n'en sortiras pas plus facilement ; car moi seul puis te conduire à travers ce labyrinthe ; moi seul connais la ligne étroite et tortueuse qu'il faut suivre pour ne pas périr.

RAOUL, *se plaçant devant l'escalier.*

Eh bien ! venez ; mettez votre main dans la mienne ; conduisez-nous hors de cette affreuse retraite.

ZACHARIE, *souriant en regardant ses richesses.*
Affreuse !

RAOUL.

Rendez Léona à la liberté ; à cette condition, je pardonne et j'oublie, j'oublie tout, même ce que je vois ici.

ZACHARIE.

Pourquoi ma main dans la tienne ?

RAOUL.

Pour que je la presse de façon que vous ne m'échappiez pas, et que vous ne puissiez songer à une trahison dont vous seriez victime vous-même ; car je vous entraînerais dans l'abîme que vous auriez ouvert sous mes pas.

ZACHARIE.

Tu te défies donc de ton oncle ?

RAOUL.

Je suis bien injuste, n'est-ce pas ?

ZACHARIE.

Je puis bien aussi me défier de toi, et penser que si j'avais l'imprudence de quitter ce coffre qui me sert de rempart, tu pourrais...

RAOUL.

Vous dormiez, et j'ai su maîtriser ma haine.

ZACHARIE.

C'est-à-dire que je ne t'ai pas donné le temps.

RAOUL.

Vous refusez de vous battre ?

ZACHARIE.

Je refuse.

RAOUL.

Vous refusez de nous conduire de la façon que j'ai dit ?

ZACHARIE.

Je refuse de cette façon. Mais je consens à vous précéder de loin et à vous montrer le chemin.

RAOUL.

Oui, je comprends. Eh bien ! si vous refusez le combat, je recule devant le meurtre ; mais je reste ici devant cette porte ; je vous attends de force ou de gré, et vous ne sortirez que votre main dans la mienne.

ZACHARIE.

Raoul !

RAOUL.

Ah ! je vous tiens ! vous êtes pris dans votre propre piège. Nous sommes jeunes, nous autres ; nous pourrions plus long-temps que vous lutter contre la faim, et quand vous sentirez s'affaiblir

vos forces, quand la crainte de la mort viendra vous saisir, alors sans doute vous consentirez.

ZACHARIE, *amer.*

La faim, dis-tu? il y a long-temps que les hommes m'ont appris à la supporter des semaines entières; ma nature a résisté à ces rudes épreuves de l'impitoyable humanité.

RAOUL.

Et vous ne voulez pas nous conduire hors de ce lieu?

ZACHARIE.

Je veux bien; mais de loin, comme j'ai dit.

RAOUL.

Vous voulez donc que je vous tue?

ZACHARIE.

Derrière ce retranchement, je t'en défie.

RAOUL.

Désespoir!

LÉONA, *sortant.*

Raoul!

ZACHARIE, *saisissant Léona.*

Près de votre mari, madame.

RAOUL.

Oh! damnation!

ZACHARIE.

Et maintenant, Raoul, je te somme de me livrer passage, ou cette femme que tu aimes et qui t'aime, cette femme qui m'outrage, et sur qui j'ai le droit de me venger, cette femme tombe morte à mes pieds!...

RAOUL.

Infâme!

LÉONA.

Raoul, ne livre pas ce passage, ou nous sommes perdus!

ZACHARIE, *levant l'épée sur Léona.*

Eh bien! je vais être vengé.

RAOUL, *quittant la porte, et courant à Léona.*

Arrête!

ZACHARIE, *se précipitant au fond, en dehors.*

Ah!

RAOUL, *de loin.*

Tu es libre; mais écoute. Sois maudit.

ZACHARIE.

A la bonne heure; mais suivez-moi maintenant, si vous l'osez, dans cette voie ténébreuse où ma main va ouvrir de nouveaux abîmes.

Raoul veut se précipiter sur lui. Léona le retient.

RAOUL.

Oui, je le sens, rien ne peut plus nous arracher à la mort; mais si nous perdons la vie, tu perdras plus encore, tu perdras tes richesses.

ZACHARIE, *redescendant les marches qu'il a montées.*

Mes richesses!

RAOUL.

La flamme de cette lampe allumera un incendie, et tous ces objets précieux entassés par tes crimes périront avec nous.

ZACHARIE.

Malédiction!... Raoul, viens, suis-moi; aie confiance; je vous conduirai, je vous guiderai de loin; vous marcherez sur ma trace, à quelques pas.

RAOUL.

Non! nous aimons mieux mourir dans un incendie, car nous serons vengés en déchirant ton âme par l'anéantissement de tant de trésors... et cette lampe bientôt!...

ZACHARIE, *qu'une idée frappe.*

Cette lampe!... *(Il coupe la corde d'un coup d'épée.)* Je vous brave!

La lampe tombe, se brise et s'éteint.

RAOUL et LÉONA.

Ciel!

ZACHARIE, *avec une horrible amertume.*

Ah! vous cherchiez des rendez-vous mystérieux pour m'outrager!... c'est à moi que vous devrez celui-ci! je suis un oncle de comédie bien débonnaire, n'est-ce pas, mon neveu? Un mari bien complaisant, n'est-ce pas, ma femme? Mais la faim dont vous me menaciez, l'horrible faim qui a fait déchirer des enfans par leurs pères, la faim va présider à vos amours funestes, et je ne serai pas jaloux des sanglantes étreintes que vous vous réservez. L'oncle et le mari seront bientôt vengés, et l'avare se rit de vous, car vous garderez son secret et il gardera ses richesses.

Il ferme la grille en la tirant vers lui, et on le voit, à travers les barreaux, monter l'escalier sombre.

ACTE CINQUIÈME.

Décor du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, HENRI.

Henri, enveloppé de son manteau, est étendu sur le parquet sans mouvement, près de la table de gauche, sous le fauteuil.

ZACHARIE, *passant derrière la table de gauche, et allumant la chandelle.*

Ah! ils ont osé lutter contre moi!... je les ai vaincus, je les tiens! je respire!... Voici la lettre de Léona, qui atteste qu'elle s'est enfuie avec un amant, avec mon beau neveu; leur disparition s'explique tout naturellement, et grâce à cette lettre, je n'ai aucun compte à rendre à la justice. Le monde même me plaindra d'avoir été ainsi abandonné par ma femme et par mon neveu... Quant à Brick, un pauvre diable, qui s'occupera de lui, qui demandera ce qu'il est devenu? La justice a bien autre chose à faire, ma foi, que de s'intéresser au sort des faibles et des petits; elle n'a pas déjà trop de tout son temps pour protéger les puissans et les forts... Donc, tout est pour le mieux, et je puis maintenant... *(Il va pour s'asseoir dans un fauteuil et aperçoit Henri.)* Un homme ici! *(Il lui retire son manteau.)* Un cadavre!... Le marquis! Ah! je devine: mes deux sicaires l'auront pris pour Raoul; une lutte se sera engagée, et j'aurai vaincu encore par mes lieutenans... Le proverbe a raison, un bonheur ne vient jamais seul... Oui, mais pourquoi le laisser ici? Pourquoi ne l'ont-ils pas emporté? *(Ici les deux Sicaires paraissent à la porte du fond à droite; ils n'ont rien entendu de ce qui précède, et écoutent ce qui suit.)* J'aime qu'on fasse les choses complètement... je ne les paierai pas. *(Les Sicaires referment la porte et disparaissent.)* Mais si la justice venait à savoir... c'est un puissant, celui-ci, et le moindre soupçon... Ah! il n'est pas encore jour, le ciel est sombre et orageux; le fleuve n'est pas loin; j'emporterai moi-même ce cadavre... *(souriant)* un cadavre! ce n'est pas un cadavre, c'est un lingot d'or de cinq cent mille ducats!

Il sort par le fond.

SCÈNE II.

HENRI, LES DEUX SICAIRES, *sortant de la porte de gauche, deuxième plan.*

PREMIER SICAIRES.

Dis donc, Zacharie est sorti, l'as-tu entendu?

il ne veut pas nous payer; il n'a pas de bonne foi en affaires, et cependant si nous disions de lui tout ce que nous savons...

DEUXIÈME SICAIRES.

Et si le marquis dit de nous ce qu'il sait? il l'a déjà fait peut-être, il n'est plus là! quelle humiliation! nous être laissé battre deux contre un!

PREMIER SICAIRES.

Contre un diable qui nous désarme, brise nos épées, en jette les morceaux par la fenêtre, nous lie l'un à l'autre au moyen d'une corde, et nous enferme dans ce couloir. Heureusement qu'après trois heures d'efforts, nous sommes parvenus à rompre nos liens et à ouvrir cette porte; nous voilà libres.

DEUXIÈME SICAIRES.

Libres! il nous a sans doute dénoncés à la justice, comme il nous en avait menacés, et des soldats nous attendent peut-être aux portes de cette maison.

PREMIER SICAIRES.

Que devenir?

HENRI, *rêvant.*

Le vin, les femmes; versez encore.

PREMIER SICAIRES.

Écoute!

HENRI, *rêvant.*

Je bois à toi, ma belle.

PREMIER SICAIRES, *apercevant le Marquis.*

Il est encore là!

DEUXIÈME SICAIRES.

Il dort!

PREMIER SICAIRES.

Nous sommes sans armes! si nous pouvions nous emparer de son épée, il ne s'éveillerait plus et nous ne serions pas dénoncés; c'est une idée, n'est-ce pas?

DEUXIÈME SICAIRES.

J'avais la même.

PREMIER SICAIRES, *s'avançant à pas de loup.*

Les bons esprits se rencontrent... Doucement, doucement.

HENRI, *rêvant.*

Un dernier baiser, ma belle, et je pars.

PREMIER SICAIRES, *qui s'est arrêté quand Henri a parlé.*

Chut!

DEUXIÈME SICAIRES.

Il dort toujours.

PREMIER SICAIRE, *s'avançant.*

Encore deux minutes de ce sommeil, et il est à nous.

Au moment où il se courbe pour prendre la poignée de l'épée,

HENRI, *s'éveillant et se levant.*

Eh! qui va là?... Comment! c'est vous, mes drôles?

PREMIER SICAIRE, *à genoux.*

Grâce, monseigneur; ne nous perdez pas, ne nous dénoncez pas!

HENRI.

Marauds!

PREMIER SICAIRE.

Nous nous repentirons, nous rentrerons dans le bon chemin.

HENRI.

Vous me demandez grâce, à moi, que vous avez voulu assassiner!

PREMIER SICAIRE.

Pitié! nous avons des enfans.

HENRI.

Ça doit faire une belle race.

PREMIER SICAIRE.

C'est Zacharie qui a profité de notre misère pour nous pousser au crime.

HENRI, *à part.*

Au fait, j'ai besoin d'eux, et puis, je pourrai les reprendre. (*Haut.*) Eh bien! écoutez: j'oublie pour cette fois; mais on aura les yeux sur vous, et à la moindre incartade...

PREMIER SICAIRE, *se relevant avec l'autre.*

Brave seigneur, merci.

HENRI.

Seulement, j'exige que vous alliez à l'instant à l'hôtel du justicier, ici près, pour lui dire, de la part du marquis de Rialto, de vouloir bien se rendre chez Zacharie avec ses gens.

PREMIER SICAIRE.

Oui, monseigneur; et que Dieu vous bénisse!

HENRI.

Que le diable vous emporte!

PREMIER SICAIRE.

Merci encore une fois. (*À part.*) Ah! Zacharie, tu ne voulais pas nous payer!

Ils sortent par le fond.

SCÈNE III.

HENRI.

J'ai dormi d'un sommeil bien profond, pour avoir glissé de ce fauteuil jusqu'à terre sans me... Ah! c'est que tous ces jours passés en fêtes, et ces nuits en orgies... Mais ce diable de Raoul qui me dit de venir l'attendre ici et qui n'arrive pas... cela commence à m'inquiéter; Zacharie avait de

sinistres projets, et je ne suis pas fâché que la justice soit informée... (*Cinq heures sonnent.*) Cinq heures, déjà!... Mais j'y songe: est-ce que Raoul aurait fui avec Léona sans m'attendre?... Serait-ce un retour de jalousie? c'est possible, je le saurai.

SCÈNE IV.

ZACHARIE, HENRI.

ZACHARIE, *sans voir Henri, un sac à la main.*

Une heure de nuit encore! aurai-je le temps? Et ces misérables assassins qui s'en vont et qui laissent là le marquis au lieu de le jeter à l'eau!

HENRI, *arrivant sur lui.*

Je sais nager.

ZACHARIE.

Vivant! Mais non, c'est un fantôme!

HENRI, *le prenant au collet.*

Un fantôme! dis-moi si les fantômes ont une prise aussi vigoureuse?

ZACHARIE.

Il n'est pas mort!

HENRI.

Tu l'espérais.

ZACHARIE, *hypocritement.*

Je le craignais.

HENRI.

Réponds-moi: Où sont Léona et Raoul?

ZACHARIE, *de même.*

J'allais vous le demander à vous, leur confident, leur complice, qui avez favorisé leur fuite.

HENRI.

Ils sont partis?

ZACHARIE, *lui donnant la lettre de Léona.*

Faites semblant de l'ignorer; tenez, voyez ce que j'ai trouvé sur cette table; ils m'abandonnent, ils me trahissent, au lieu de rester près de moi, pour me fermer les yeux plus tard.

HENRI, *riant.*

Oui, c'est clair, c'est bien l'écriture de Léona. Ah! ah! ah! c'est charmant! et tu n'as que ce que tu mérites. Tu étais odieux, te voilà ridicule par dessus le marché.

ZACHARIE.

Vous riez; vous osez rire d'une pareille immoralité! Oh! mais, ils ne triomphent pas encore; je les ferai poursuivre, arrêter; j'irai me plaindre à la justice.

Des soldats paraissent au fond.

HENRI.

Tu n'as pas besoin de sortir de chez toi pour cela, voici le providéiteur.

ZACHARIE, *à part.*

Grand Dieu!

SCÈNE V.

HENRI, ZACHARIE, LE PROVÉDITEUR,
GARDÉS au fond.

HENRI.

Monsieur le provéditeur, vous êtes envoyé sans doute par le justicier : excusez-moi d'avoir troublé son sommeil et le vôtre ; je croyais avoir à lui dénoncer un crime, et c'est d'une anecdote plaisante que vous aurez à l'entretenir... Imaginez-vous, monsieur le provéditeur, que Zacharie était jaloux de sa femme ; sa femme avait un amant, son neveu. Zacharie voulait faire mourir le traître, mais le traître est parti cette nuit, en enlevant sa tante, et voici un mari de plus sur le martyrologe. (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah ! voyez !

Il lui remet la lettre de Léona.

ZACHARIE, *à part.*

Oui, oui plaisante ; tes railleries font ma sécurité. (*Haut.*) Marquis, vous insultez à ma douleur.

LE PROVÉDITEUR.

Il suffit ; je rendrai compte au justicier.

HENRI.

Je n'ajoute qu'un mot : Zacharie va vous prier de mettre vos gens en campagne pour ravoir sa femme ; mais vous n'en ferez rien. Zacharie est vieux, laid et avaré ; Raoul est beau, jeune et magnifique ; la jolie femme lui revient de droit, ou il n'y a plus de justice sur terre. Je vous tire ma révérence.

Il sort.

ZACHARIE, au Provéditeur.

Vous le voyez, je suis victime de la plus noire ingratitude, et je vous supplie d'envoyer sur toutes les routes pour arrêter mon neveu et ma femme, qui sont déjà loin d'ici.

LE PROVÉDITEUR.

Je me rends à l'instant chez le justicier, pour prendre ses ordres, en lui communiquant cette lettre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN OFFICIER, QUATRE ASSESSEURS,
SOLDATS, puis LE FRÈRE BERNARDO et LE
JUSTICIER.

L'OFFICIER, annonçant.

Sarvérence le procureur d'inquisition, Noël Bernardo, et Albéric Montrillo, justicier de Florence.

Le frère et le justicier entrent, et le provéditeur leur donne la lettre de Léona.

ZACHARIE, *à part, troublé.*

L'inquisiteur et le justicier ! Mais rassurons-nous, ils lisent la lettre de Léona.

LE JUSTICIER, au Provéditeur.

Oui, le marquis de Rialto vient, en passant, de nous instruire ; qu'on envoie sur-le-champ à la poursuite des deux fugitifs.

ZACHARIE, *à part.*

Je suis sauvé !

LE JUSTICIER, *à l'Officier.*

Quant à vous, Montani, faites garder toutes les issues ; contenez la foule qui se presse aux portes de ce palais, et veillez au bon ordre.

ZACHARIE, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le Justicier donne des ordres au fond et cause avec les quatre Assesseurs. Le frère Bernardo est descendu près de Zacharie pendant ce qui précède.

LE FRÈRE.

Zacharie, écoute-moi : Depuis long-temps, la justice et l'inquisition te surveillent, et cette nuit deux hommes sortant de chez toi t'ont dénoncé comme receleur et accapareur, à nous et au peuple qui se rendait à ses travaux du matin.

ZACHARIE, effrayé.

Moi !

LE FRÈRE.

Toute la ville de Florence est en rumeur... Ce palais va être fouillé de fond en comble par le justicier.

ZACHARIE, *à part.*

Miséricorde !

Tout le monde sort, sauf le Justicier et le frère.

LE FRÈRE.

Et s'il y trouve la preuve de ce dont on t'accuse, la moitié de tes biens sera confisquée au profit de l'Etat, et tu seras condamné à une prison perpétuelle.

Le Justicier descend, les portes se ferment.

ZACHARIE, *à part, épouvanté.*

Oh !

LE FRÈRE.

Mais un aveu sincère fait à moi peut te préserver de quelques années de prison.

LE JUSTICIER, faisant signe à Zacharie de passer entre le frère et lui.

Zacharie, as-tu chez toi des choses mal acquises ?

ZACHARIE, *à part.*

Si je niais, ils chercheraient, et outre mes richesses, ils pourraient découvrir Léona et Raoul !

LE JUSTICIER.

Tu ne réponds pas ?

ZACHARIE, d'une profonde hypocrisie toute la scène.

Quand on fait des affaires si diverses, il est possible que dans le nombre...

LE JUSTICIER.

Tu études.

LE FRÈRE.

Le repentir seul peut appeler sur toi la miséricorde de Dieu, dont je suis l'organe.

LE JUSTICIER.

Et la clémence des hommes que je représente.

ZACHARIE, *d part.*

De grands mots!... ils seront plus faciles.

LE FRÈRE.

Parle, Zacharie.

ZACHARIE.

Il est vrai : j'ai acquis des biens qui ne viennent pas tous d'une source très-pure. De pauvres diables m'ont apporté quelquefois des objets qu'ils avaient empruntés à l'insu des prêteurs.

LE JUSTICIER.

Des voleurs !

ZACHARIE.

Des hommes faibles que la nature avait affligés de mains inquiètes et étourdies.

LE FRÈRE et LE JUSTICIER.

Malheureux !

ZACHARIE.

Ne nous emportons pas, raisonnons : si vous m'envoyez en prison et que mes biens soient confisqués au profit de l'Etat, que vous en reviendra-t-il ?

LE JUSTICIER.

Et qu'avons-nous besoin qu'il nous en revienne quelque chose ?

ZACHARIE.

Vous ne m'entendez pas ; j'ai une proposition à vous faire.

LE JUSTICIER.

Qu'est-ce que c'est ?

ZACHARIE.

Vous supposez que le Pactole coule chez moi, et vous voulez y faire une saignée au profit de l'Etat ; mais l'Etat est riche, et il y a des pauvres.

LE FRÈRE.

Eh bien ?

ZACHARIE.

Moi, je vous propose d'y faire une saignée au profit de ceux qui souffrent.

LE FRÈRE.

Je ne comprends pas.

ZACHARIE.

Vénérable Bernardo, noble justicier, vous êtes le plus vertueux et le plus désintéressé des hommes... vous êtes le modèle des gens de bien... vous êtes... je ne sais pas ce que vous n'êtes pas. Voulez-vous être les distributeurs de mes aumônes ?

LE FRÈRE.

Plait-il ?

ZACHARIE.

Oh ! je ne vous demanderai pas compte de l'or

que je vous donnerai pour cela. Vous serez entre les malheureux et moi des intermédiaires mystérieux.

LE JUSTICIER.

Que signifie...

ZACHARIE.

Mon bon frère, voulez-vous accepter cent mille écus ?

LE FRÈRE.

Misérable !

ZACHARIE, *vivement.*

Pour les pauvres !

LE FRÈRE, *s'adouçissant.*

A la bonne heure.

ZACHARIE.

J'en offre autant au sévère Justicier.

LE JUSTICIER, *avec un ton de raillerie.*

Et vous demandez, en échange, que j'allège pour vous le bras de la justice qui doit vous frapper ?

ZACHARIE.

Je demande que la justice ne me frappe pas du tout, et que vous me fassiez tous deux la charité d'un morceau de papier écrit, signé de vous, et portant que j'ai été calomnié, et qu'il n'y a pas chez moi trace d'objets mal acquis.

LE FRÈRE.

Procédons à l'instant à la perquisition.

LE JUSTICIER.

Livrez-nous les clefs de toutes les portes.

ZACHARIE.

Vous êtes sans pitié pour les malheureux ; vous avez des cœurs de roche et une religion et une justice bien mal éclairées... enfin vous le voulez... et si j'offrais à chacun de vous deux cent mille écus?... pour les pauvres.

Le Frère et le Justicier se regardent.

LE FRÈRE.

Non.

LE JUSTICIER.

Nod.

ZACHARIE.

Trois cent mille.

LE FRÈRE, *plus faiblement.*

Non.

LE JUSTICIER, *de même.*

Nod.

On entend de lointaines rumeurs.

L'OFFICIER.

Monseigneur, la foule augmente, elle attend avec impatience vos paroles, pour savoir si Zacharie est innocent ou coupable.

LE JUSTICIER.

Qu'on attende. (*L'Officier sort. A Zacharie.*)
Les clefs ?

ZACHARIE.

Les voici.

LE FRÈRE.

Allons!

LE JUSTICIER.

Allons!

ZACHARIE.

Que de bien chacun de vous pourrait faire avec quatre cent mille écus!

LE JUSTICIER.

Qu'en pensez-vous, mon frère?

LE FRÈRE.

Je m'en rapporte à vos lumières.

Le tonnerre gronde dans le lointain.

LE JUSTICIER.

La punition n'est pas assez grande, procédons.

LE FRÈRE.

Procédons.

ZACHARIE, criant.

Un million d'écus à vous partager!

LE FRÈRE.

Cinq cent mille pour moi... mes malheureux?

LE JUSTICIER.

Autant pour les nécessiteux de ma juridiction?

ZACHARIE.

Vous me ruinez; mais à nous trois, par ce million répandu sur la classe indigente, nous ferons un acte méritoire aux yeux de Dieu.

LE FRÈRE, au Justicier.

Eh bien?

LE JUSTICIER.

Je ferai comme vous ferez.

LE FRÈRE.

Et moi comme vous.

ZACHARIE.

Eh bien! écrivez ceci: « Nous soussignés, Noël Bernardo, inquisiteur, et Albéric Montrillo, justicier de Florence, attestons que Zacharie a été calomnié, et que nous n'avons trouvé chez lui que des objets acquis par des moyens légitimes. »

LE JUSTICIER, au Frère.

Signerez-vous?

LE FRÈRE.

Et vous?

ZACHARIE, un portefeuille à la main.

Ecrivez, et voici le million pour vos deux signatures.

Le tonnerre gronde. Éclairs.

LE FRÈRE, à part.

Tentation de l'enfer!

LE JUSTICIER, à part.

Fatale puissance de For!

Le Justicier prend la plume et écrit après avoir rêvé un instant, observé par le Frère et par Zacharie.

ZACHARIE, à part, épanoué.

Ah!...

LE FRÈRE, au Justicier qui écrit, et qu'il masque aux spectateurs.

Oui, c'est cela.

ZACHARIE, à part, souriant sataniquement.

Vous êtes donc aussi comme les autres, redoutables gardiens des lois divines et humaines, Cerbères à triple gueule qui hurlez l'anathème contre les corrompus?... Je vous ai endormis avec une pâtée d'or! et encore pâtée creuse, car c'est du vent que je vais leur donner. (Designant le portefeuille.) Des effets verveux, payables dans un an, mais qui ne seront pas payés, et d'ici là j'aurai réalisé ma fortune et quitté ce pays. Ils ne toucheront pas une obole, juste ce que vaut leur conscience. (Designant le souterrain où sont Brick, Léona et Raoul.) Quant à mes trois prisonniers, je les tiens enchaînés dans leur tombe.

Le Justicier se lève, tenant le papier qu'il vient d'écrire.

ZACHARIE s'avance et dit avec un sourire moqueur et satisfait.

Donnant! donnant!

LE JUSTICIER, appelant.

Montani! (L'Officier parait, on entend du bruit, le Justicier continue.) Portez ce papier à l'officier qui garde les portes de ce palais; c'est un ordre de les ouvrir à la multitude, pour que chacun, pendant la perquisition, puisse désigner ce qui lui a été volé.

L'Officier sort.

ZACHARIE, à part, frémissant.

Je ne leur ai pas offert assez! (Haut.) C'est une trahison! c'est une ignominie! vous êtes des hommes sans foi et sans honneur! Révoquez cet ordre, et au lieu d'un million j'en offre deux, j'en offre trois, quatre, dix! (A Montrillo.) De quoi acheter les sceaux de l'Etat. (A Bernardo.) De quoi marchander la tiare!

LE FRÈRE.

Voici notre réponse!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, de nouveaux SOLDATS arrêtant la foule qui veut faire irruption, DES PORTE-TORCHES, puis HENRI.

LE CHOEUR.

Zacharie! Zacharie! où est-il?

LE JUSTICIER, à la foule.

Rassurez-vous, justice sera faite. Soldats, pénétrez et cherchez partout.

Zacharie, instinctivement, se jette sur la porte secrète et veut la défendre avec son corps. Henri entre.

ZACHARIE, égaré.

N'approchez pas! n'approchez pas!

LE JUSTICIER.

C'est là qu'il doit cacher ses richesses.

HENRI.

Et qu'il tient peut-être enfermés Léona et Raoul; car je viens d'acquérir par mes gens la preuve qu'ils ne sont pas sortis de ce palais.

Murmures de la foule.

ZACHARIE, aux Soldats qui l'arrachent de la porte.

Vous n'avez pas le droit! vous violez mon domicile! vous outragez les lois!

On l'entraîne au milieu de la scène. Pendant ce temps Henri a découvert le ressort. La porte s'ouvre.

HENRI.

Oui, c'est cela, un de ces souterrains si communs à Florence. Descendons avec précaution, en nous éclairant d'une torche, et brisons toutes les portes devant nous.

Un porte-torche descend suivi de deux Soldats, un Assesseur et Henri.

ZACHARIE.

Sortez de chez moi. Tout m'appartient ici! je ne dois rien à personne... Malédiction! malédiction!

LE CHOEUR.

Malédiction sur toi!

LE JUSTICIER.

Oui, au nom de la justice et de la religion que tu as voulu corrompre, par les souffrances de tous les infortunés dont tu as bu les sueurs et le sang; au nom de l'humanité toute entière dont tu as méconnu les devoirs et violé les saintes lois, sois maudit!

LE CHOEUR.

Sois maudit!

ZACHARIE.

Horrible déception! ne plus voir mon or! ne plus toucher mon or! ne plus m'endormir sur mon or! Oh! qu'il soit anéanti plutôt avec moi. (La foudre éclate, et un éclair inonde la salle de lumière. La foule épouvantée se précipite à droite et dégage la fenêtre du fond. Zacharie court à la fenêtre.) Le ciel m'exauce! La foudre éclate! ses traits de feu vont pénétrer dans le caveau des poudres, et toutes mes richesses seront anéanties.

LE CHOEUR.

Anathème! anathème!

ZACHARIE.

L'orage s'apaise! La foudre n'est donc qu'un vain bruit!... le ciel se rit de mes vœux!... Mais l'enfer m'inspire.

Il s'élançait à droite, et arrache une torche des mains d'un des trois ou quatre porte-torches.

LE CHOEUR, reculant à gauche.

Grand Dieu!

ZACHARIE, exaltation croissante.

Zacharie, tu étais le dragon qui gardait les fruits d'or du jardin des Hespérides. Des téméraires veulent y porter la main! arrière. (Il menace la foule, qui recule.) Ces fruits vont devenir ardents comme l'airain qui bout dans la fournaise.

LE CHOEUR.

Fuyons! fuyons!

ZACHARIE.

Je triomphe! et bientôt la ville de Florence sera un vaste bûcher, plus magnifique que celui de Sardanapale, où nous périrons, tous, comme des rois!

Il se précipite vers le caveau.

HENRI, sortant du caveau et le frappant de son épée.

Non, tu périras seul.

ZACHARIE, laissant tomber la torche.

Ah!

HENRI, continuant.

Et la ville de Florence sera préservée d'un effroyable désastre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉONA, RAOUL, BRICK, ETC.

Léona va au fond, à droite; Raoul ne la quitte pas et des femmes l'entourent, lui prodiguant des soins.

ZACHARIE, dans le délire de l'agonie.

Et ces richesses me survivraient! d'autres en jouiraient après moi... qu'on me les rende!... que je les emporte! Ne touchez à rien! voleurs! assassins! Laissez là mon or! mes diamans! mes ducats! ce sont mes enfans! ne déchirez pas mes entrailles!

Deux hommes le soutiennent.

LE FRÈRE.

Le délire t'égare. Zacharie, reviens à toi, tu vas mourir... tu vas paraître devant le souverain Juge... Au lieu de l'irriter par le blasphème, tâche de te fléchir par la prière.

ZACHARIE, à genoux.

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi!... si vous me faites rendre mes richesses, mon Dieu... je vous en donne la moitié.

Il tombe mort.

Variante.

Le troisième acte peut se terminer à la scène XI inclusivement. Dans ce cas, Raoul et Brick paraissent, au moment où Léona vient d'être entraînée par Zacharie dans le souterrain, dont la porte se referme brusquement. Raoul entend les cris : Au secours ! que Léona pousse ; il ne sait d'abord d'où ils viennent, et la toile tombe au moment où il va se diriger vers la porte secrète.

Ce changement au troisième acte détermine celui-ci au cinquième.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, *sortant du souterrain.*

Ah ! ils ont osé lutter contre moi, etc. ; jusqu'à, contre les puissans et les forts. Le reste du couplet disparaît.

SCÈNE II.

HENRI, ZACHARIE.

HENRI, *à part, en entrant.*

Je viens d'envoyer mes gens prévenir la justice.

ZACHARIE, *à part.*

Le marquis !

HENRI.

Ah ! te voilà, Zacharie ? réponds-moi : tu avais de sinistres projets sur Léona et Raoul. Je les ai vainement attendus, toute la nuit, dans cette galerie où ils m'avaient donné rendez-vous. Que sont-ils devenus ?

Passer à la scène quatrième, à cette réplique.

ZACHARIE.

J'allais vous le demander.

Tout le reste comme dans le texte.

FIN.